

# le persil

Journal inédit, le persil est à la fois parole et silence. Ce numéro triple contient des textes écrits par des étudiants du Gymnase de La Cité de Lausanne et de l'Institut littéraire suisse de Bienne. Les mots sont accompagnés par des images de Marie-José Imsand. Présentation de Matthieu Ruf, Prix Georges-Nicole 2016.

**Atelier d'écriture avec des étudiants du  
Gymnase de La Cité de Lausanne**

**Visite de l'Institut littéraire de Bienne  
Voyages**



# Voyage dans l'écriture

Les temps ont changé, mais l'écriture reste. Il fut un temps où, quand les cours n'intéressaient pas quelques étudiants, ils tuaient le temps en rédigeant des billets qui circulaient dans les rangs, de courts poèmes ou plus amusant, quand le voisin était complice, des cadavres exquis. Parfois un exercice de maths encore non fait ou une révision rapide d'un voc. L'ennui scolaire existe encore, mais les moyens de se divertir changent. Des chiffres et des lettres demeurent le fond de commerce. Les uns font leur Sudoku, un exercice parfaitement formaté, scolaire à souhait, juste ou faux, comme l'école contemporaine qui privilégie une école technocrate, utilitaire, toujours plus préprofessionnelle, qui prône la quantité d'heures de cours et d'exercices, alors que la réflexion critique et autonome s'appauvrit au grand dam de certains enseignants. D'autres élèves, sur leurs genoux, adressent des bouteilles à la mer, SMS et autres WhatsApp, des lettres en somme, même si dans un vocable nouvelle langue. Ils ne savent plus que faire du temps lent de la réflexion, de l'attente d'une belle idée. Et les plans d'études actuels ne favorisent guère les espaces de liberté, même si quelques enseignants cherchent encore à valoriser l'esprit d'ouverture, la libre pensée.

Aussi, contre vents et marées, allant à l'encontre d'une école matérialiste plébiscitée par l'Etat et les satrapes, nous avons proposé, non sans quelques difficultés, il est vrai, à nouveau, un atelier d'écriture. Il faut un espace temps conséquent qui ne peut s'inscrire dans une semaine « classique » de cours. Il est important de pouvoir se trouver dans un cadre singulier, avec la présence d'écrivains, de voyager dans des textes, de vivre une ambiance qui ne peut être que celle de l'écriture de soi et des autres, sans tenir compte d'horaire, de sonnerie. Changer de rythme. Être ascolaire une fois. Donc un atelier d'écriture sur quatre jours, incluant la visite de l'institut de Bienne, un voyage dans le voyage, thématique de notre atelier. Quatre jours d'immersion dans la poésie, les mots, les styles, la langue, les langues. Un véritable ouvroir littéraire, un espace de liberté et de création, un combat avoué libertaire, loin des chemins battus de l'école ! A quoi sert l'école si elle oublie d'instituer la vie, si elle ne donne les clés d'un rapport créatif et constructif au monde !

Christine Chiadò Rana

Patricia Wegmann

Dominique Brand

Quinze étudiants du Gymnase de La Cité se sont laissés séduire par l'atelier, atelier qui plus est trilingue, français, anglais et allemand. Un petit miracle en somme, tant il est vrai que cette activité semble hors des normes de notre actualité. Privilégiant l'encrier, ils ont suivi des chemins de traverses, hors les murs de leurs salles de cours et se sont exercés à « l'infiniment grand et l'infiniment petit », écrire, se corriger, prendre du recul, s'écouter lire, écouter l'autre. Ils ont suivi le conseil de Rilke « Ich glaube, ich müsste anfangen, etwas zu arbeiten, jetzt, da, ich sehen lerne » (*je crois que je devrais me mettre à travailler, à présent que j'apprends à voir*). Sans jamais avoir à être surveillés ni punis, pas plus qu'ils n'ont été évalués, les participants se sont révélés enthousiastes et créatifs. Que ce soit dans les rues de La Cité ou de Bienne, ils ont rédigé notes, récits, impressions poétiques. Nous avons recueilli leurs textes, ils les ont travaillés et travaillés encore. Un exercice redoutable que celui de la réécriture, surtout pour cette génération, habituée à l'écriture immédiate (et non pas automatique !!!), au travail vite fait, à la recopie rapide d'une notice sur internet. Ici, en atelier, rien de tout ça, même pas de connexion : seules sources d'approvisionnement, des poètes pour se nourrir et son esprit laborieux pour aboutir à la création. Stimulés, ils apprennent à grandir. Ils se sont laissés traverser par les thématiques proposées. Sans avoir à trop lutter, nous avons pu éviter l'effusion du MOI et du *me-myselfie-and-I*. Ce voyage dans l'écriture a permis à nos étudiants de s'ouvrir au monde qui les entoure, de poser un regard interrogateur et éveillé sur les petits riens du quotidien qu'il faut savoir transcender, de faire du beau avec du laid, transformer les boues en fleurs de mots.

Sur les quinze étudiants que vous allez lire, nombreux n'avaient encore quasi jamais lu ni écrit de poésie ; ils ont franchi le pas en avouant ne rien connaître du langage poétique et s'y sont essayés. Vous allez découvrir leurs textes, leur style dans ce numéro spécial du *Persil*, qui encore une fois ouvre ses pages à de jeunes gens qui ont osé l'aventure, une aventure rare dans ce monde du prêt-à-porter, prêt-à-penser, du prémâché, du vite fait bâclé...

## Elle vit

Elle marche pensivement en suivant la rivière. Un rayon de soleil réchauffe le dos de son manteau noir. Elle décide de s'asseoir sur un banc face à l'eau où elle mâche avidement le paysage des yeux et laisse ses saveurs titiller son palais. Un mélange de goûts, dans une ville mélangée de langues. Un jour ensoleillé, goût d'herbe coupé, le premier jour du printemps, picotement du pollen dans le nez, les feuilles vertes, agitées par un vent frais, des fleurs colorées ; une soudaine et inexplicable liberté.

Elle dévore la ville, Bienne, goulûment, au rythme frétilant de l'eau ; elle profite et s'imprègne d'une ville à laquelle elle n'avait jamais goûté. Elle se relève pour danser, danser comme toutes ces sensations en elle.

Elle suit les rues escarpées la menant vers la vieille ville. Des ruelles jonchées de pavés lui ouvrent le chemin, des bâtiments si différents et pourtant si semblables, comme les gens qu'elle croise, s'imbriquent aux magasins.

Elle s'arrête et s'assied sur la terrasse d'un restaurant italien. Les minutes défilent aussi rapidement que des secondes inachevées.

Elle ferme à nouveau les yeux et vit,  
vit comme les feuilles d'arbres,  
vit comme le vent,  
vit comme la musique dans ses oreilles,

vit comme ses papilles vivifiées par le café amer,  
vit comme si demain ne viendra pas.  
Et elle sourit, aux gens, à l'inconnu,  
Elle sourit.

Chloé Baud

## Le Retard

Couloirs  
 mauvaise salle  
 par hasard, bonne salle.  
 Académie l'Ancienne à retour  
 Vraiment absurde  
 cathédrale  
 toujours pas de réponse  
 Dans le désespoir, Palais de Rumine  
 la à passage  
 c'est absurde  
 Lieu de rendez-vous, déjà plus personne  
 n'est ce pas absurde?  
 Académie l'Ancienne à cours je  
 Couloirs, salles, bibliothèque  
 Salles de classe, Couloirs, direction  
 deuxième secrétariat  
 Personne  
 Personne  
 Personne  
 arrêt pour souffler  
 dehors  
 demi-tour, Mercerie, couloirs  
 fermes à clefs  
 Caveau au cours je  
 pas de réponse  
 à nouveau dans les couloirs, salles de classe, de musique  
 personne

Daniella Gorbunova



Photo Meryl Henchoz

## Avec

Je me lève, le jour avec, la lumière avec  
Je repousse la couverture, le réveil avec, les volets avec  
J'ouvre la porte, ma journée avec, mon avenir avec  
Je m'extirpe de la pièce, mon sommeil avec, mes pensées avec  
Je vois ma sœur apparaître, disparaître, son salut avec, son empressement avec  
Je rentre dans la cuisine, ma faim avec, ma soif avec  
Je mets à chauffer, le lait avec, le crépitement avec  
Je sors un bol, les céréales avec, le cacao avec  
Je verse le lait qui se renverse, les cahiers avec, les tracas avec  
Je pars une chanson en arrière fond, mes habits avec, ma fatigue avec  
Je me brosse les dents, une mélodie épique avec, un souffle de vie avec  
Je sors de chez-moi, un air de guitare avec, une bonne idée avec  
J'entends mes pieds claquer l'asphalte, une insouciance avec, l'envie de découvrir avec

## Peu de temps

Si on s'arrêtait un instant pour parler de nos vies  
Un présent où le temps ne semble pas se ressentir  
On se chanterait nos poésies, pleines d'amour et d'ivoire  
Nous pour qui le mot vieillir semble bien illusoire  
Ce qu'on aime c'est mieux vivre, nos poésies et histoires  
Un sac de rimes d'où l'on sort des mots pour émouvoir  
Ce qu'on veut, exprimer, pour rendre un peu plus beau  
Ce monde de folie qui nous rend tous un peu marteau

Et au bout de nos vies, on voudrait rester  
Continuer d'enchanter, de vibrer, de s'envoler  
Mais quand les rides nous trahissent et qu'il nous reste peu de temps  
On se dit que ce qui nous manque finalement  
C'est un autre cahier blanc

Si on s'arrêtait un instant pour parler de cette ville  
On remarquerait ce que le vent essaye de nous dire  
De respirer, s'inspirer de ce monde qui nous entoure  
De cette réalité crue qui nous embrase, nous envoûte  
Vas-y, dépêche-toi ! Prends ta plume et écris-moi  
Un poème qui nous fait vivre une journée pleine d'espoir  
Travail, fais de ton mieux pour nous sortir  
Un récit fantastique pour oublier qu'on va mourir

Et au bout de nos vies, on voudrait rester  
Continuer d'enchanter, de vibrer, de s'envoler  
Mais quand les rides nous trahissent et qu'il nous reste peu de temps  
On se dit que ce qui nous manque finalement  
C'est un autre cahier blanc

## Ville aux nombreux pays

On sort du restaurant, ich stehe an einer Kreuzung zwischen zwei Städten [*je me tiens à un croisement entre deux villes*]. Deux villes pourtant réunies en une seule. Ich höre die Autos, die Leute [*J'entends les voitures, les gens*], j'entends la fontaine, j'entends les oiseaux. À ma droite je suis enchanté par les chatoyantes couleurs de la vieille ville, auf der anderen Seite sehe ich nur graue Farben und eine seltsame Neustadt [*de l'autre côté je ne vois que des couleurs grises et une étrange nouvelle ville*].

Nos amis se disputent, Neustadt ou vieille ville.

On suit les deux filles qui nous accompagnent, der Junge ist weggegangen, allein in die Neustadt [*le garçon est parti seul dans la nouvelle ville*]. Les couleurs sont douces au soleil, ich könnte in Italien sein, aber es ist zu kalt [*je pourrais être en Italie, mais il fait trop froid*], je ne sens pas l'air salin et doux du pays latin.

Comme la ville, je suis partagée, Bienne oder Biel, Französisch ou allemand, Italie oder etwas Anderes [*Bienne ou Biel, français ou allemand, Italie ou quelque chose d'autre*].

Ce n'est pas grave, ich kann wählen, es wird nie falsch sein [*je peux choisir, ça ne sera jamais faux*], parce que ce sont trois pays que l'on retrouve en un.

## Insomnie

Le soleil se couche  
Je m'essaie au sommeil  
Mon corps est vide de fatigue  
Mon esprit se met à courir  
Le temps s'étire  
Ma patience s'effrite  
Je pleure cette nuit sans oubli  
Je pleure l'envie de m'enfuir  
J'essaye les pilules salvatrices

Ma journée continue, ma nuit continue  
Mes paupières fourmillent, le sommeil me fuit  
Les heures s'effritent  
Mon calme s'amenuise  
Tout m'irrite  
Le vent agaçant mes volets  
Ma gorge sèche  
Mon envie de pisser  
Ces milles et unes formes que je devine sur le mur  
Ce son strident et incessant  
Ils m'annoncent à grands cris  
La fin d'une nouvelle nuit sans sommeil

## Lebenzug

Les banquettes vibraient. Leur cuir vert, craquelé, s'écaillait et tombait en morceaux contre mon manteau. Le bois grinçant entonnait un long chant plaintif.

Le wagon s'effritait avec le temps, mais respirait toujours de la simple élégance d'un temps passé. J'admirai le beau châssis en bois de noyer incrusté de laiton, les décorations de bois verni, les lampes électriques grésillantes. Je me délectais du doux roulement du train. Les traverses qui ployaient sous son poids.

Depuis des heures, je regardais les paysages se succéder un à un : je voyais les villes, les plaines, les usines fumantes avec leurs grandes tours de briques, les drapeaux levés, les élevages bovins, les forêts, les champs de blés dorés, les villages agricoles perdus dans la vallée, les gares pressées, les notaires, avocats, banquiers, juges, assureurs, commerciaux, les gens de bonnes familles, les riches, les pauvres, ouvriers, caissiers, éboueurs, afficheurs, préposés, criminels, dealers, camés, fumeurs, les buveurs solitaires, les célibataires, les mariés, ceux qui trompent leurs épouses, ceux qui rient, ceux qui pleurent, ceux qui s'amuse du malheur des autres, les animaux qui tirent sur leur laisse, chiens, chats, vaches, chevaux, chèvres et moutons.

Depuis mon observatoire roulant, j'observais le monde. Chaque arrêt que nous faisons, chaque gare que nous traversons me rapprochait un peu plus de ma destination. Plus nous roulions, plus je me sentais loin de chez moi. Plus je me sentais proche de moi-même.

J'aimais voir le monde, en capter chaque subtilité, du signe de mains entre deux pêcheurs à la beauté d'un couple d'aigles qui tournoient. Le monde s'ouvrait à moi à travers ce voyage, et je n'allais pas le laisser m'échapper. Ma destination était bien trop proche.

## Bienne

C'est une ville vide qui s'ouvre à moi. Malgré son nombre d'habitants, on la dirait sans vie.

Les rues sont calmes, mornes et monotones. Elles sont le territoire des oiseaux et du vent. Ils volent entre les maisons, arrachent les couleurs aux murs et laissent le silence après eux. Tout est désert : les gens ne suffisent pas à lui donner vie.

Les grandes allées plantées de pins frissonnent. J'essaie de parler, mais le aucun son ne se fait entendre. La ville happe tout. Plus aucun bruit n'existe. Même le temps n'a plus de sens. On est prisonnier du silence. On n'entend que les pigeons qui volent, se posent, picorent et décollent.

La solitude est reine. Même baignant dans l'air doux, le dos face au soleil, on se sent l'âme glacée par le silence qui flotte.

## Insomnies

J'attends  
Le temps  
Les minutes  
Et les moutons passent  
Mais rien ne vient  
Et j'attends.

## Gare

Les gens pressés se bousculent.

Le bar ferme à dix-neuf heures en semaine, vingt heures le samedi et dimanche.

À droite, un kiosque. Néons et affiches. Tabac et magazines à prix compétitifs. Ouvert sept jours sur sept.

Défense de traverser les voies. Panneaux en quatre langues. Flèches, horaires, chiffres et lettres.

Le train de dix-huit heures quarante-huit est en retard.



Photo Meryl Henchoz



## A schöne ville

A quiet town which should be louder  
An empty square which should be crowded  
A void of voices you wish would shatter  
It's things like this that shock me dearly

In diese Straße möchte ich laufen und viele Sprachen hören  
aber auf diesem Platz höre ich nur Autos  
und keine einzige Person

Enfin j'ai trouvé ce que je cherchais  
devant une petite maison  
« Heute ist aber viel los! »  
Alors je continue d'explorer

Damien Ealey

## Une belle ville

*Une ville tranquille qui devrait être plus loquace  
Une place vide qui devrait être animée  
Un vacuum qu'on aimerait voir voler en éclats  
C'est cela même qui tant me déplaît*

*J'aimerais errer dans cette rue et entendre diverses langues  
mais sur cette place je n'entends que voitures  
et n'entrevois âme qui vive*

*« Il s'en passent des choses aujourd'hui ! »*

---

## Crusaders of Truth

A rectangular machine box  
Skreighing  
Perforates atomic  
Number 7

And the air howls  
In riposte

A rectangular machine box  
Travelers renowned burrow  
In it's belly

Hawk-eyed dreamers  
Speakers of reality  
Crusaders of truth

Enveloped by  
A soundproof box

Laid back  
In synthetic  
Cushioned  
Ballpoint stippled  
Green and blue chairs

Hear Earth gurgling

Laila Ferguson

## Aventuriers de La vérité

*Un mécanisme métallique rectangulaire  
Vrombit  
Transperce  
Numéro atomique 7*

*Et l'air réplique  
En hurlant*

*Un mécanisme métallique rectangulaire  
De respectés voyageurs en son sein  
S'enfuissent*

*Rêveurs aux yeux acérés  
Orateurs du réel  
Aventuriers de la vérité*

*Molletonnés  
Dans un mécanisme insonorisé*

*Allongés  
Sur des chaises vertes et bleues  
Tapissées  
De tissu synthétique  
Pointillé*

*Ecoute les borborygmes de la terre*

## Dream

when the sun creeps away  
unfurling her love across the sky  
my eyelashes drunk  
with dewy fog  
brush away the rays of light

plunged in duskiness  
and freed from worldly bonds  
I roam homewards  
lured  
by the smell of strongly brewed coffee  
of ka'ak phalastenee

soul quenched wires  
guard marauders  
leafing through rubble  
their soulful village

god sprung flames  
ennoble a waif's body  
their odium flavored  
sugar sweet greetings  
infest my lips

the wind carries  
hurtling by my ears  
gunshots and tides  
from whispering olive trees

Jaffa bound  
hiking through mine fields  
I listen  
to earthly secrets  
steering  
towards the orchards

rustling leaves  
of deep rooted trees  
chant tales  
of a silenced land

## Rêve

*quand le soleil s'éclipse  
déployant ses rousseurs à travers le ciel  
mes paupières emplies  
de buée crépusculaire  
chassent les derniers rayons du jour*

*plongeant dans la nuit  
libérée des liens de ce monde  
j'erre en direction de ma maison  
attirée  
par l'odeur robuste de café  
de ka'ak phalastenee*

*les barbelés rassasiés d'âmes  
protègent les maraudeurs  
qui parcourent les décombres  
de leurs villages animés*

*les flammes jaillissant du ciel  
saluent le corps d'un enfant égaré  
liquoreuse libation  
qui infeste mes lèvres  
de son goût de fiel*

*le vent vient  
viole mes oreilles  
des tirs et des soupîres  
du murmure des oliviers*

*je marche vers Jaffa  
à travers champs de mine et  
j'écoute  
les secrets de la terre  
happée  
par les vergers*

*le bruissement des feuilles  
des arbres aux racines profondes  
chantent les récits  
d'une terre muette*

## Idylle d'un matin

Tout est flou pourtant je te vois toi mon opale  
Une cigarette embrassant tes lèvres roses  
La fumée enveloppant ton visage pâle  
Tes doux et vides yeux bleus me dictant ma prose  
L'air frais du matin cristallisant tendrement  
Chacune de tes profondes expirations  
Ton épais manteau de fourrure m'amenant  
A oublier mes plus opiniâtres tensions  
Ton regard perdu dans le lointain d'une vitre  
Tes cheveux blonds tombant le long de tes épaules  
Soulignant les roses qui donnent un beau titre

A la molasse fendue et au chat qui miaule  
Je me laisse bercer par cette calme voix  
Que je n'entends pas que j'imagine pourtant  
Je m'enveloppe de ce cœur qui me fourvoie  
Et je caresse ce mirage déroutant  
Les discours et les rires des gens qui m'entourent  
Me reconduisent lentement à la raison  
Alors le vent fait se dissiper ce beau jour  
Ton image qui renaît en toute saison

Victor Joyet



## Socrates

deep lines hacked unceremoniously into tree  
trunk hunchback olive skin scissor sharp eyes  
unforgiving wisdom seeker worm screws in  
heart turns tweaks preset conditions into  
virtuous means

A trunk  
unceremoniously hacked  
deep lines in  
olive skin

A hunchback  
scissor sharp eyes  
unforgiving

Approaches you  
answer pinched  
between index and thumb

Seeking wisdom  
through commerce

Through conversation  
a nigher truth

He screws a worm  
in your heart

Turns and tweaks  
till you greet  
the preset conditions  
of his virtuous means

## Socrate

*traits entaillés découpés sans cérémonie  
dans un tronc d'arbre bossu peau olive  
affûtée cherchant la sagesse sans pitié  
visse ver dans cœur tournaille tournique  
conditions définies dans un procédé  
vertueux*

*Un tronc  
découpé sans cérémonie  
des traits entaillés dans  
une peau olive*

*Un bossu  
les yeux affûtés  
sans pitié*

*T'approche  
réponse pincée  
entre indexe et pouce*

*Cherchant la sagesse  
par le commerce*

*Par la discussion  
une plus haute vérité*

*Il visse un ver  
dans ton cœur*

*Il tournaille et tournique  
tant que tu n'acceptes  
les conditions définies par avance  
de son vertueux procédé*

## Train Yack

and those not yet articulate  
murmur and mingle  
amidst the incessant  
spitting and chatter  
of musing presumptions

Laila Ferguson

## *Bavardage de train*

*et ceux-là encore inarticulés  
murmurent et se mêlent  
à l'incessant  
papotage et crachotage  
de contemplatives présomptions*







Photo Meryl Henchoz

## The Clock [*Horloge*]

Le vent est froid. Je marche ; un quart de mon pied droit dans la neige, le reste dans le sel. L'un éclabousse désagréablement sous mon pantalon, l'autre produit des crissements agréables et réguliers. Derrière les vitrines les santons batifolent, les guirlandes scintillent et s'enlacent. Dans la rue, les chants de Noël noient mes déambulations nocturnes. Les sourires des familles m'arrachent le mien. Mon cœur est lourd, empli de larmes. Mes yeux sont vidés de leur candeur. *Tick, tock, your journey's come to an end* [Tic, tac, ton voyage touche à sa fin]. Je lâche mes pieds des yeux et lève la tête. Je connais trop bien cet immeuble. Chassant ma profonde tristesse, je glisse la clef dans la serrure. La porte cède. La porte claque. Je me retrouve seule dans cette antichambre étroite et sordide menant à notre appartement. Je monte les escaliers en essayant d'ignorer leur interminable grincement. Les ampoules crépitent puis s'éteignent définitivement. Dans l'obscurité le chaleureux grondement du chauffage s'éloigne pour mieux laisser place aux braillements de la télévision gueulant à l'unisson avec mon père, amer.

Ma main sur la rampe me mène à la porte de notre désolant petit appartement. J'hésite. J'entre. Tout le temps le même paysage, l'amertume fulmine.

J'ouvre le rideau menant à la chambre. Il me faut trois essais pour ouvrir complètement le large drap brun et rêche qui fait office de sas. Il m'en faut tout autant pour le refermer, hermétique au monde extérieur. La lumière disparaît enfin. Dans l'obscurité une seule source de lumière m'apporte un semblant de repère. Je regarde mon réveil. *Tick, tock, your journey's come to an end* [Tic, tac, ton voyage touche à sa fin]. À tâtons, je trouve l'interrupteur de ma lampe de bureau. Je m'installe au piano et frappe quelques notes. Mon père jure et pourtant je continue. Trouvé dans une poubelle hors de la ville, il a toujours été là pour moi. Je touche le do, il déraile comme la voix de mon père dans l'autre pièce. Les notes sont hideuses mais je les accompagne de paroles, celles qui ne peuvent sortir de ma bouche qu'accompagnées de musique.

*My mother is sick again  
I look at the clock, my bane.  
I'm told I'm not allowed to suffer  
'Cause she happens to be my mother*

*[Ma mère est à nouveau malade  
Je regarde l'horloge avec effroi  
On me dit que je ne dois pas souffrir  
C'est juste ma mère*

*A long time ago the man chose her  
As his all time lover  
Tick, tock, your journey's come to an ending  
Tick, tock, this is the end of pretending*

*Il y a bien longtemps le gars  
L'a choisie pour toujours  
Tic tac ton voyage touche à sa fin  
Tic tac c'en est fait des faux-semblants*

*My father thinks he's a hero  
'Cause he has to fight too  
A little white sickness  
I can admire his thickness  
My father thinks I'm a zero  
But man, I'm bleeding too*

*Mon père pense que c'est un héros  
Parce que lui aussi doit se battre  
Une toute petite maladie  
Je peux admirer son cran  
Mon père pense que je ne vauds rien  
Mais bon sang, je me vide aussi*

*Oh Dad*

*Oh Papa*

*Because I wasn't supposed to be nice  
That my heart's made of ice  
I've got feelings too*

*C'est pas parce que je ne devais être gentille  
Que j'ai un cœur de pierre  
J'ai aussi ma fragilité*



<i>All you think of is you</i>	<i>Quand tu ne penses qu'à toi</i>
<i>I'm tired of thinking</i>	<i>J'en ai marre de penser</i>
<i>I'm tired of trying</i>	<i>Marre d'essayer</i>
<i>I'm tired of crying</i>	<i>Marre de pleurer</i>
<i>I'm tired of concealing</i>	<i>Marre de cacher</i>
<i>I don't want to feel anything</i>	<i>Je ne veux plus rien sentir</i>
<i>I just want to forget everything</i>	<i>Juste tout oublier</i>
<i>If only I could forgive you as easily</i>	<i>Ah si je pouvais te pardonner</i>
<i>As easily as you forgot me</i>	<i>Aussi vite que tu m'as oubliée</i>
<i>When I went see her</i>	<i>Quand je suis allée la voir</i>
<i>And couldn't recognise her</i>	<i>Et qu'elle était méconnaissable</i>
<i>I'd have preferred to have Alzheimer</i>	<i>J'aurais préféré avoir Alzheimer</i>
<i>When the thron'g trust it's Cancer</i>	<i>Quand ils m'ont dit que c'était le Cancer</i>
<i>She's suffered like hell</i>	<i>Elle est passée par l'enfer</i>
<i>In the hole she fell</i>	<i>Tombée dans le gouffre</i>
<i>She deserves paradise</i>	<i>Elle mérite le paradis</i>
<i>I could see it in her eyes</i>	<i>Je pouvais le lire dans ses yeux</i>
<i>Tick, tock, tick, tock</i>	<i>Tic tac tic tac</i>
<i>Time is fleeting</i>	<i>Le temps est fugace</i>
<i>Pay attention to her clock</i>	<i>Fais gaffe à son horloge</i>
<i>'Cause the clock is calling</i>	<i>Parce que l'horloge se déroge]</i>

Le téléphone sonne. *Tick, tock, your journey's come to an end, 06:36 pm, the clock will tick no more* [Tic, tac, ton voyage touche à sa fin, 18:38, l'horloge en a fini de faire tic]. Le cadran bleu de mon réveil s'éteint. Le père gémit à côté et ma voix sourde accompagne les sursauts de mes doigts sur les touches de mon vieux piano. Cette chanson se termine aujourd'hui, je ne la jouerai plus jamais.

<i>I've grown iron in my veins</i>	<i>[L'acier a investi mes veines</i>
<i>Boiling acid in my belly</i>	<i>L'acide brûlant mon ventre</i>
<i>My whole body is in pain</i>	<i>Mon corps est douleur</i>
<i>But I am an example of solidity</i>	<i>Mais je suis d'aplomb</i>
<i>Though you left me</i>	<i>Tu m'as quittée</i>
<i>Now I'm much bigger</i>	<i>Pourtant je suis plus grande</i>
<i>I'm stronger believe me</i>	<i>Je suis plus forte crois-moi</i>
<i>Now I'm a real warrior</i>	<i>J'ai appris à lutter]</i>

Je m'étouffe avec mes larmes. Le chagrin obstrue ma gorge de tout son. Je suis paralysée, sensible qu'à une seule chose, le voyage qu'elle a parcouru. Une lutte qui restera dans ma mémoire.  
*Tick, tock, your journey's come to a bend. Tick, tock, you've got a long journey ahead* [Tic, tac, tu es à la croisée de chemins. Tic, tac, la route est encore longue].

## Sonnet en 15 pieds pour les êtres torturés

Il en est certains qui rôdent dans les villes le cœur noir  
Il en est certains qui errent dans les rues l'œil hagard  
Il en est même qui longent les murs gris le teint blafard  
Il en est d'autres encore qui rampent sur les trottoirs

Et il en est un qui arborant une figure immonde  
Frappe aux portes bien sculptées quémendant comme un mendiant  
Pour amortir l'héroïne du voyageur dépendant  
Satisfaire ses veines amaigries et infécondes

C'en est un qui se meurt pourrissant pareil à la vermine  
Engraissant son vide petit cerveau à la kétamine  
Offrant sa chair flétrie son dos de victime aux esprits

Dérangés que dominent les atrocités immorales  
Et le plaisir pestilentiel de vils vauriens malappris  
C'en est un rongé par des vers seul sans désir viscéral

Victor Joyet



## L'aventure

Je m'arrête sous les lampes de la gare de Lausanne. Les gens passent autour de moi. Certains en accéléré, certains au ralenti, certains fixent le panneau des arrivées, des départs, et regardent encore avant de s'empressez ailleurs. Certains achètent des journaux sans intérêt et d'autres sont assis, obnubilés par leur téléphone, nombril de leur vie.

Le grouillement se suspend un instant. Un groupe de jeunes obstrue ma vue. Je lève la tête vers l'horloge, puis vers les moulures au plafond.

Vacarme,  
sifflements,  
odeur de pain,  
de café  
dans toutes les mains,  
frénésie,  
personnes,  
personnalités,  
sans luminosité  
rai

de lumière,  
bourrasques régulières  
de personnes en somme...

Je quitte les portes vitrées, portes d'entrée de la gare, pour me retourner vers les quais. Je les rejoins. Un nuage de fumée, mélange de nicotine et de goudron, agresse mes narines, le train s'arrête devant moi. Le vent soulève mes cheveux. Les portes s'ouvrent. Je monte maladroitement les trois marches. Un dernier sifflement puis le silence soudain. Un bruit de dépressurisation puis le brouhaha. Je lance mon sac sur un siège et m'assieds sur celui d'à côté. Le train démarre, plusieurs personnes perdent l'équilibre mais se redressent à temps.

Je me laisse bercer par les mouvements frénétiques du train, mouvements qui rythmeront l'entier de cette incroyable aventure. Les montagnes, les lacs, les rivières, tant de cultures à découvrir. Troquer la ville et sa frénésie pour une leçon d'humilité à laquelle il faut s'ouvrir.

Chloé Baud



## De là-bas à ici maintenant

**07:14.** J'ouvre l'œil après une nuit bien trop courte, un week-end sans sommeil gratifié d'un travail lénifiant. Je ferme l'œil. Je m'écoute respirer. J'hésite un instant à quitter mon lit mais l'alarme sonne, résonne et se déchaîne. Je glisse mon doigt sur le téléphone, neuf et déjà ennuyeux. Je repousse cette couverture pourtant si désirable. Je pose les pieds sur le parquet glacé et marche en direction des fenêtres. Les rideaux s'agitent comme des feux follets annonçant le jour derrière les volets. Je les ouvre hardiment. Je choisis ensuite rapidement des vêtements. J'arrange mes cheveux, mon apparence, encore elle, trop souvent elle. Tous ces actes me sont devenus machinaux, répétitifs et inintéressants. Je ne me rends plus compte des détails qui m'entourent : le café n'a plus de goût, la tresse est sèche, le chocolat trop sucré. La routine a avalé tout le plaisir qui me restait. J'aimerais du changement.

Sans que je ne m'en rende réellement compte, je traverse déjà le Canton de Vaud afin de me rendre au Gymnase de La Cité. Sa forme me fait penser à ma journée, à ce qu'il va se passer. D'ordinaire je n'y pense qu'au moment de la sonnerie mais aujourd'hui, grâce à ses traits durs, je me remémore que tout sera différent. J'ai enfin la chance de faire ce que j'aime, écrire. Je pense à cette journée le sourire aux lèvres. Je pourrai plonger dans mon esprit, y barboter, me libérer des conventions sans qu'on me le reproche. Je vais pouvoir rencontrer d'autres gens, leur montrer qui je suis vraiment. Je veux apprendre à utiliser les mots, jouer avec pour exprimer les paroles que personne n'a la force de prononcer.

J'ai répété des gestes habituels mais aujourd'hui la répétition fera sens.

Aujourd'hui je me réjouis.

Chloé Baud



## La chanson matinale

«Don't tell me not to fly... Don't rain on my parade...» [*Ne m'empêche pas de voler... Ne pleut pas sur mon défilé...*]

Mes yeux s'ouvrent difficilement mais ma bouche, elle, est déjà entrouverte pour chanter ce refrain qui, chaque matin me dit de bouger mon popotin. Quelques frissons me parcourent; la nuit était froide sans doute. Mes jambes sont toutes engourdies de la nuit, mais tout de même assez fortes pour me soulever. Je m'étire lentement, tous mes sens me disent de retourner au lit mais l'horloge me dit du tic au tac c'est pas l'heure de faire ta grasse mat'; direction la douche froide. Enfin froide, elle vire plutôt au chaud, et ça m'éveille pas trop mais... Bam,Bam,Bam... Le père tape contre la porte. Toujours le même refrain, dans la salle de bain, il me répète sans fin les mêmes formules qui chaque matin ne ressemblent à rien à cause du rideau d'eau qui nous sépare de près ou de loin...

### «I'm gonna live and live now...»

[*Je vais vivre et vivre maintenant...*]

La musique à fond, la brosse à cheveux transformée en micro, et je pense à ce que je pourrais bien me mettre sur le dos ce matin. Le jeans, le pantalon noire, non, non la jupe noire. Non, restons simple, jeans et le t-shirt qui viendra... ouais c'est bien ça !

Lydia Mirante



## #TRAVELING

*À l'aéroport, l'arrivée est toujours plus ou moins problématique : on regarde à gauche, à droite ; on cherche la sortie, s'attarde sur une centaine de panneaux qui indiquent des options variables pour un choix multiple. Cependant ce n'est pas la rose des vents qui guide le millier de voyageur, mais des panneaux ornés de divers symboles et indications. Les différents flux migratoires de passagers pressés se dirigent du Nord au Sud, d'Est en Ouest et vice-versa. Quelques personnes s'envolent, d'autres atterrissent : le sol n'est que passage.*

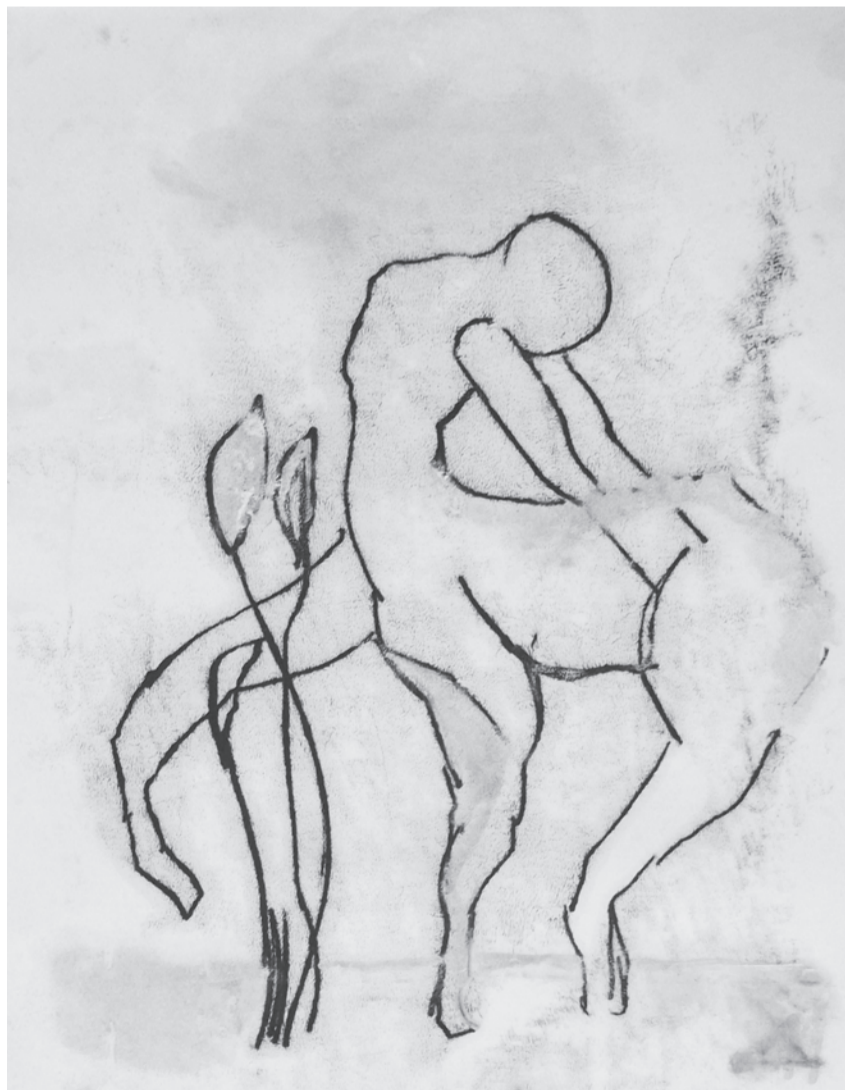
Une jeune femme au ciré orangé marche en nomade, à une heure où depuis longtemps, déjà, les gens bienheureux ont trouvé repos emmitoufflés dans de beaux draps biens trop douillet. Tournant à gauche, prenant à droite : ses pas suivent un rythme léger et rapide le long des allées monotones entachetés d'affiches publicitaires. La jeune fille à la longue chevelure brune se retrouve dans un vaste hall d'une dimension démesurée. Ce lieu de transit est épuré et chacun de ses pas résonne sur une immense dalle en béton qui les fait retentir pendant quelques secondes avant de s'échouer dans la profondeur de ces couloirs dédaléens. Le reste des installations est métallique : la barre des escaliers, les ascenseurs, les tables et chaises de petits Cafés –tous fermés à cette heure-

ci; la charpente et les poutres porteuses forment un nid d'acier démesuré. Elle prend l'escalator qui descend lentement : la sortie est bientôt là. Elle pose sa valise à roulettes noire derrière elle et regarde à travers une gigantesque baie vitrée qui s'étend devant ses yeux impassibles. Elle toise les premières lueurs du jour qui apparaissent paisiblement jusqu'à ce que l'aube montre le bout de son nez. Les couleurs pastel se mêlent de mauve alcée et de bleu lilas dans la plus grande quiétude.

Arrivée au niveau inférieur, dans un mouvement rapide et fluide, d'une main ferme elle tire sa valise et ouvre la porte vitrée. Elle se tient maintenant immobile sur le parking presque désert. Seule se distingue à l'horizon, une voiturette jaune mimosa qui concurrence le soleil levant.

La demoiselle filiforme sort un paquet de cigarettes, en choisit une, et la porte à ses lèvres déshydratées. Tout en l'allumant, elle brûle sa soif de découverte. Elle sort son portable et de sa main adroite, elle prend un autoportrait puis jette son mégot avant de monter dans un taxi : direction nulle part.

Monney



# Ile des Bienheureux

Dans la lueur crépitante du matin  
Tout juste naissant mais déjà plein de vie  
Le galbe des toits se dessine peu à peu  
Esquissé par un peintre solaire  
Dont les pinceaux nous font voyager

Le train s'élançe vers l'inconnu  
Et déjà les toits s'effacent de l'horizon  
Où se profilent maintenant les champs  
Deméter les étend vers l'infini  
Verts jaunes ou bruns  
Revêtant la terre d'une robe de lumière

Les vignes déploient leur mystique manteau  
Toison verdoyante et atemporelle  
Qui renferme en son sein  
Le sang naissant de Bacchus

Bientôt un château se dresse dans l'empyrée  
Et allonge ses remparts nacrés  
Sur l'azur impénétrable du lac

Dans la lueur irradiante du matin  
Les toits vestiges de l'Olympe  
Se découpent au loin  
M'extirpant tendrement de ce songe  
De cette heure passée  
Sur l'Ile des Bienheureux



## S'... L' ... M' ... oublier

3 semaines  
3 longues semaines  
Que ne vient pas le sommeil  
Chaque soir  
Devant cet écran  
Je perds mon temps  
Ou plutôt je l'oublie  
Je m'oublie  
A l'imaginer  
A lui parler  
Et quand vient le moment  
Je ne peux trouver le sommeil  
Alors je perds mon temps  
A questionner l'opacité  
A écouter ce même refrain  
*La nuit je mens*  
*Je prends des trains à travers la plaine*  
*La nuit je mens*  
*Je m'en lave les mains*  
Et toujours je perds mon temps  
A m'oublier  
A l'oublier  
  
Victor Joyet





## Voyage dans la nuit

Le quotidien : monotone, gris, sévère.

Un autre monde, un monde d'exaltation et d'insouciance m'appellait

Je me rêvais dansant sous les lumières artificielles et épileptiques.

Je tremblais de sentir l'exaltation enflammer mes veines,

de parler à d'ivres et lumineux inconnus,

en embrasser un ou deux peut-être.

La folie, la peur de rien : parfait échappatoire.

Tout serait tellement facile, tellement possible sous la lueur timide et

bienveillante du soleil de nuit qui, contrairement à celui de l'aube,

n'illumine que le beau et gomme toutes les impuretés que la lumière

du jour ne pardonne pas.

Quelques nuits fauves et cellules grises en moins plus tard,

le fantôme meurt d'une crise de foie.

L'obscurité festive : décevante, surfaite, vomissante.

Daniella Gorbunova



## Dégoût

Je m'assieds. Elle aussi. Eux aussi.

Je regarde, j'observe, je vois.

J'essaie de me détendre dans le fauteuil made in CFF. Les yeux fermés, je ressens la chaleur vivace des débuts de printemps... Je réouvre les yeux : les montagnes et leurs monts saupoudrés de sucre glace, les vignes reprenant vie, les oisillons qui pépillent, le soleil éblouissant.

Tout brille.

Le lac est pareil à du cristal mouvant. Je veux m'y jeter. M'y sentir couler, à l'infini. Me perdre dans ses profondeurs.

J'entends un bruit, un parasite plutôt. Ma voisine de droite me parlait. Je ne voulais pas. Qu'elle me parle. Je veux qu'elle admire, qu'elle plonge son regard dans ce qu'il y a à l'extérieur ; par la fenêtre.

Elle m'énervé, elle me dégoûte. Je pourrais la haïr. Elle me raconte ses histoires.

Je veux qu'elle se taise. Qu'elle puisse sceller sa lèvre inférieure à la supérieure et qu'elle y disparaisse dans sa contemplation, dans ces paysages. Elle ne comprend pas, que je ne veux pas de sa voix, mais de cette beauté qui nous entoure.

Qu'elle n'est rien. Et que c'est tout. Que nous sommes rien, et que c'est tout.

C'est fini maintenant, c'est Lausanne. yeux ouverts

Sonia



# A Bienne les adultes ils crient tout le temps

(Ou ils chantent mais en anglais)

Moi j'aime bien rentrer de l'école pas parce que c'est fini mais pour passer vers les oiseaux. Ils sont chouettes les oiseaux, surtout ceux qui ont toutes les couleurs mais ils ont pas de chance, ils sont dans la cage et maman elle dit c'est pour pas qu'ils partent mon lapin, comme au zoo, même que c'est pas vrai parce que y a pas de lions.

A l'école, avec la maîtresse qui est gentille on est venu dire bonjour aux oiseaux et on a même donné du pain tout sec aux canards, même que les canards c'est pas comme les oiseaux pleins de couleurs, ils sont pas dans la cage et ils peuvent aller où ils veulent. Je trouve c'est pas très gentil de donner le pain tout sec parce que le pain tout sec, c'est pas bon mais la maîtresse elle a dit mais non mais non, les canards adorent ça et comme la maîtresse elle est gentille, j'ai dit d'accord mais Nathan il a donné son gros bout et le canard il a fait un bruit bizarre. Il s'étouffe on a tous crié et la maîtresse elle a rien dit, on est parti. Après on a dessiné les oiseaux avec pleins de couleurs, moi j'ai fait un canard avec du bleu pi du rose que c'est plus joli qu'en vrai et la maîtresse elle a mis du plastique autour même que maintenant nos dessins y sont vers les oiseaux et la couleur on l'a voit plus bien. Maman elle a dit c'est le soleil qui l'a mangée.

Après le chemin pour aller à la maison c'est moins joli. Y a des très grandes maisons et même si y a pas des voitures, j'ai pas le droit de marcher sur la route maman elle dit c'est trop dangereux. Moi j'aime pas quand maman elle crie alors je reste sur le trottoir et je passe devant le restaurant que les tables c'est des roues et ça fait comme dans les films avec les cowboys que je peux pas regarder quand maman elle est là sinon elle crie sur papa c'est pas de son âge.

Y a aussi le magasin avec les jolis canapés que maman elle dit on devrait vendre l'appartement pour acheter un coussin et c'est nul, ça sert à rien le coussin sans endroit pour le mettre. C'est pour ça qu'on a que des meubles IKEA elle dit maman. Après elle dit c'est pas une raison pour les abîmer, comme la fois où j'ai renversé le coca sur le canapé que la tache elle se voit bien, c'est pas ma faute, c'est le canapé, il est blanc pi la bouteille elle est lourde mais maman elle a quand même crié et papa il m'a donné une fessée que je pouvais plus m'asseoir.

Après sur le chemin y a le pont et il faut traverser la route et y a une île au milieu, c'est pas vraiment une île, c'est juste pour s'arrêter pi quand on joue aux pirates avec mes copains, les parents ils crient il faut pas jouer au milieu de la route et

après ils disent pleins de choses sur les sales gamins même qu'on s'est lavé le soir avant.

Y a aussi le magasin pas joli sur le chemin, le magasin pas joli c'est celui pour les machines du ménage et maman elle aime bien regarder pour si jamais les frigos sont en soldes parce que le nôtre il marche plus bien. Quand maman elle voit le prix elle dit en fait notre frigo marche super et on n'a pas besoin de changer.

Quand on traverse la route après le magasin des machines de ménage y a le bar que j'aime bien parce que les vitrines elles sont chouettes, c'est des bricolages vraiment bien fait un peu comme le modèle de la maîtresse et maman elle me tire pour qu'on avance parce que sinon on arrive jamais à la maison et y a encore le dîner à faire et tu vas avancer maintenant ?! Ma soeur elle aime pas le bar parce que même si elle est grande et peut conduire la voiture elle peut pas y aller c'est interdit si t'a pas 20 ans. Elle a rien compris, les vitrines même moi je peux regarder alors c'est chouette. Mais elle préfère le magasin d'à côté qui a pleins de jolies bouteilles qu'elle peut boire mais pas moi parce que c'est la bière et la bière c'est avec de l'alcool que je suis trop petit.

On arrive à la gare et la maison elle est de l'autre côté alors faut tout traverser et y a toujours pleins de gens. Des fois on reçoit des chocolats et j'aime bien surtout qu'avec le sourire on en reçoit plus mais y a aussi les gens avec les panneaux qui veulent parler à maman et maman elle veut pas alors elle me tire fort et elle avance vite et si les gens disent bonjour madame elle dit non merci que c'est bizarre, c'est pas ça qu'on dit normalement après bonjour.

À la fin de la gare y a des fois le monsieur qui a des cheveux tout emmêlés qu'on dirait c'est sale mais en fait non et il chante dans une langue que je comprends pas, comme l'allemand mais l'allemand je comprends un tout petit peu quand la caissière elle dit Grüesser que c'est pour bonjour. Maman elle dit le monsieur il chante en anglais comme Michael Jackson qui est mort et que ma soeur elle adore.

Des fois maman elle passe encore à la coop et comme elle est gentille elle m'achète un petit chocolat si je fais assez de bruit et elle dit plus jamais en mettant les yeux en haut. Après on arrive à la maison et on recommence dans l'autre sens pour l'après-midi, mais on passe pas par la coop.



## Le garçon qui était escorté de six filles, à Bienne, en mars 2016.

Une ville plate où le trafic ne se fatigue jamais de lui-même, et dans lequel les klaxons jamais n'éclatent. Une ville plate où trottine le canal, où glissent les signes blancs, noirs, les oies au bec orange, orange couleur de mangue très mûre. Le canal que des couples de canards remontent à force de patience, de lenteur, de coups vifs de leurs palmes. Un canal qui coule en silence au bord de l'allée des arbres centenaires, où les feuilles vertes sont apparues comme ça, sans que l'on s'en rende compte. D'un coup : le printemps.

Un canal qui lance avec la complicité du soleil ses ondulations élégantes sur les murs des maisons d'hôtes, des maisons bourgeoises, des maisons d'auberge.

En réalité, les feuilles vert tendre, oui les feuilles tendres du commencement ne sont pas encore sur les branches des arbres centenaires. Ces feuilles pourtant que j'y vois ce sont les rires de ce jeune homme et de ces six jeunes femmes, d'un jeune homme escorté de six jeunes femmes. Ils entrent dans une grande maison d'autrefois, par une entrée intitulée... c'est un secret. Devant l'entrée sont installés depuis très tôt le matin un maraîcher et ses légumes, et ses tulipes. Les six jeunes femmes entrent avec le jeune homme dans le restaurant.

Une ville plate où nous trouvons le repos dans le cocon bâti de pavés, d'architectures élégantes, de moulures, un cocon bâti de silence, de rythmes humains, de rythmes de marches, de claquements de caisses de maraîchers.

Ils sont tous les sept installés à table, autour de cette table longue, en bois, couverte de la nappe blanche et des serviettes violettes, cette table couverte des coudes, des discussions, et maintenant, un à un, des plats. Humez le basilic, voyez les petites baleines de pomme de terre nager dans la sauce aux truffes, goûtez cette viande qui saigne de tendresse, sentez ses grains brûlés sur sa surface, reconnaissez-y sur la langue l'ardeur de la poêle.

J'ai écrit un texte que j'ai lu aux étudiants et aux profs de mon gymnase... En le lisant je... tu vois, je me suis tout à coup rendue compte de ce que j'avais dit avec ces mots, avec ces phrases.

C'est le public qui t'as fait comprendre, non ?

Oui. Le sens est pleinement venu quand le texte a été entendu...reçu par des personnes.

À l'autre extrémité de la table où parlent deux jeunes femmes, le jeune homme, calme comme le nord, blond comme le soleil d'avril, fort de corps... ces épaules, ces mollets, ce garçon à l'âme subtile... ce garçon-là explique une vérité sur la politique du pays à trois jeunes femmes. Ce garçon connaît, il aime parler, révéler, s'indigner, il aime tourner en dérision la perversion politique, économique. Et ce calme... on aimerait parfois suivre ce garçon pour de vrai dans son pays d'étendues volcaniques, silencieuses, heureuses. On aimerait parfois qu'il nous parle encore plus longtemps, avec sa bouche, avec son souffle bien sûr, et aussi avec ses mains, ses bras, et avec tout ce qu'il est, des secrets de l'hiver heureux. Cet hiver ample et riche dans les textes qu'il peint. Il parle de l'hiver comme l'été le ferait : généreux. Les filles l'écoutent, elles ripostent, rigolent, elles l'apprécient beaucoup.

La jeune femme aux petites baleines de pommes de terre écrit maintenant sur un bloc-notes à côté de son assiette chaude. Elle est toute mignonne, toute vive, toute compréhensive des choses, toute aimante cette fille. Son texte qu'elle nous lira plus tard sera comme elle.

Dehors elles courent et parlent fort, elles regardent le château, elles s'imaginent passer une nuit dans une maison d'hôte, derrière le mur arrondi, derrière les arbres encore nus, cette maison au milieu d'un jardin. Le garçon les écoute. Elles s'étonnent de cette multitude de branches de lierre, nues aussi, qui embrassent en se déhanchant les façades d'une haute maison. Dans la rue intime, presque étroite, elles reconnaissent le mystère, elles se disent qu'ici, dans cet antre d'autrefois, elles connaîtraient des aventures extraordinaires, faites de rencontres surnaturelles avec des hommes très petits ou bien des hommes très hauts.

Elodie Masin

## Le long de la rivière

Une ambiance froide, les gens ne rigolent pas. Ils marchent en couple et parlent des langues différentes. J'entends parfois un accent allemand dans un discours en français. Je ne m'y attarde pas. Je lève les yeux et voit un balcon doré. Je me retrouve tout d'un coup devant une église. Quelques minutes plus tard, j'en vois une autre. Je marche sans me fatiguer, c'est vrai ici tout est plat.

Alors, je lève les yeux en espérant trouver un ballet, une valse de vent, rien, pas un nuage.

Dans cette ville, tout est trop calme, trop paisible. Il manque de la folie, de la gaîté.

Un virage, un bout droit et nous sommes plongées dans un petit coin de ville avec un passé, une histoire. On s'excite, on monte, on descend, on cherche, on trouve.

On se perd pour mieux se retrouver, on s'éloigne pour mieux se rejoindre.

Et soudain un vieux bar, tous ce qu'on aime.

Vieux, boisé, malheureusement fermé, on réessaiera ce soir !

En attendant on passera toute l'après-midi à fantasmer sur notre future ivresse.

Camille Jaunin



## Un vendredi

Sarah regardait un bateau rempli de touristes passer sous le Pont d'Iéna. Ah ! Paris... C'est son métier de critique d'art qui l'avait poussée à quitter les quais de la Garonne, deux ans auparavant, pour emménager sur ceux, bien moins plaisants, de la Seine. Elle ne parvenait pas à s'acclimater. Cette ville agitée regorgeait d'un flot incessant de gens émerveillés par le charme de ses rues et de ses lumières, à la recherche de l'image romantique – image, peut-être surfaite, qui était prêté à la capitale française. Charme qui ne s'exerçait pas aux yeux de la bordelaise. Ici, personne ne se reposait jamais. L'impression que, d'un claquement de doigt, tout pouvait se réaliser, troublait la ville. L'air était tendu, tout lui paraissait trop gris, trop éteint. Les gens sans cesse préoccupés, mais jamais plus qu'à courir. Comme si les couleurs et le temps n'avaient pas leur place au cœur de la ville. Pourtant, ce n'était pas cette forte effervescence qui l'ennuyait, seulement elle n'arrivait pas y saisir l'ambiance paisible de Bordeaux, là-bas les gens marchaient, désiraient sereinement ce que la ville avait à leur proposer, elle y trouvait naturellement une légère forme de sérénité.

Dans l'eau se reflétait la lumière de cette fin d'après-midi. Le printemps apparaissait doucement. Les rues de Paris, que Sarah percevait habituellement d'humeur maussade, étaient maintenant pleines de vie. Les Parisiens profitaient des timides rayons de soleil pour tourner leur visage vers le ciel. Tout Paris flânait, le nez au vent, et se souriait.

Ce temps encourageait les hommes à s'asseoir aux terrasses. Boire une bière. Deux ou trois peut-être même... Les femmes prenaient le temps de se promener sur les quais, bavardaient et riaient. Pour une fois, Paris marchait d'un pas paisible. Le rythme effréné qui faisait danser la ville avait soudainement ralenti.

Le temps était comme suspendu.

Sarah s'arrêta un instant sous la Tour Eiffel et leva la tête. Ses yeux en amandes cherchèrent la pointe de l'édifice à travers les poutres métalliques. Un oiseau passa juste au-dessus, elle le suivit du regard. Il disparut entre les arbres. Elle rêva un instant de cette si élégante liberté. Elle marcherait.

Elle longeait maintenant le Champ-de-Mars. Des mères avaient passé l'après-midi aux abords du parc et elles rappelaient maintenant leurs enfants – qui arrivaient en courant et profitaient de rire encore un peu avant de se séparer. Toutes rentraient chez elles. Pour préparer le dîner, et retrouver leur mari ou pour rejoindre leur fils rentré de l'école. Sarah, elle, prenait tout son temps, personne ne l'attendait encore.

Plus loin, la jeune bordelaise aperçut une jeune femme aux cheveux noirs. Assise sur un banc, elle dessinait – un chien couché à ses pieds – elle releva la tête et regarda distraitement dans le vide. Sarah plongea dans ses souvenirs tant cette dernière lui rappelait une ancienne connaissance.

C'était un vendredi de juin, presque cinq ans auparavant. Il faisait chaud. Sarah avait pris congé et s'était rendue à la gare Saint-Jean de Bordeaux pour y prendre le train qui l'amènerait dans un petit village de Provence, non loin de la mer. Elle allait passer la fin de la semaine dans la maison de ses grands-parents. Sarah ne s'y était pas rendue depuis longtemps et c'était un excellent prétexte pour s'éloigner un peu de l'animation de la ville, et se reposer. Il lui fallait prendre du temps pour penser à elle.

Son grand-père était venu la chercher à la gare et, une fois arrivés à la maison, le vieil homme avait repris ses activités naturellement.

Sa grand-mère avait tout juste fait l'effort de lever les yeux de son tricot pour la saluer d'un hochement de tête. Ils ne changeraient rien à leur quotidien, comme s'ils n'étaient que les deux. Les relations qu'entretenait Sarah avec ses grands-parents avaient quelque chose d'étrange, un contrat tacite où chacun maintenait une distance suffisante pour ne rien savoir de l'autre. Ils ne parlaient que lorsqu'ils ne pouvaient pas faire autrement. La vie de chacun n'avait que peu d'importance. Jamais le futur n'était évoqué, encore moins le passé. Ainsi, étaient évités les ennuis, les disputes, les larmes, et aussi malheureusement les

rires. Pourtant, ses grands- parents avaient été des gens chaleureux et gentils. Mais quelque chose s'était brisé sans que Sarah ne sut pourquoi. Un jour tout avait été bouleversé.

Après s'être installée dans la chambre réservée aux invités, Sarah s'allongea sur le lit, un livre à la main. Après quelques lignes seulement, elle s'endormit. Réveillée par la faim, elle descendit rejoindre sa grand-mère. Celle-ci venait justement la chercher. Ils avaient été invités à boire le thé chez le couple voisin, qui recevait de la famille. Tous trois s'y rendirent d'un pas tranquille. Une allée de pavés bordée d'arbres en fleurs menait au perron de l'imposante bâtisse. Le maître des lieux les accueillit, un large sourire aux lèvres, et les guida d'un pas vif à travers le jardin jusqu'à la terrasse.

Dans un coin, près d'une cabane à outils, un grill refroidissait. Les enfants couraient après un ballon et plusieurs petits groupes étaient éparpillés dans le jardin. Dans cette famille, l'air était à la joie des retrouvailles.

Les voisins recevaient aussi la visite de leur petite-fille pendant quelques jours. Elle habitait à Paris où elle exerçait la profession de journaliste dans un mensuel. Les grands-parents de Sarah étaient certains qu'elles s'entendraient à merveille. Arrivée sur la terrasse, Sarah chercha la demoiselle des yeux et, ne la voyant pas, elle osa demander timidement à la maîtresse de maison où se trouvait sa petite-fille. La vieille dame partit à sa recherche.

Quelques minutes plus tard, Sarah se retourna. Une belle demoiselle portant un simple jeans et un top blanc traversait calmement le jardin. Des cheveux noirs coupés au carré soulignaient son regard couleur roche et ses traits fins. La Bordelaise se sentit bien trop habillée dans sa robe à volants et ses fins escarpins verts assortis. Elle s'approcha lentement de la douce inconnue, qui engagea spontanément la conversation. Elle s'appelait Annie. Étant encore nouvelle dans le monde du journalisme, elle posait mille questions auxquelles Sarah peinait à répondre. Peu à peu leur conversation se détourna du travail et dura jusqu'à l'heure du dîner. La jeune critique d'art et ses grands-parents furent invités à rester. Le souper tirait agréablement en longueur, mais les enfants commençaient à être fatigués. Comme la nuit était douce, Annie proposa à ses grands-parents de faire quelques pas avec leurs voisins qui s'apprêtaient à rentrer. Le silence de cette fin de soirée n'était troublé que par le bruit léger de leur souffle et le bruissement des papillons.

En arrivant dans sa chambre, Sarah s'assit sur le lit et se remémora chaque mot qu'Annie avait prononcé, ses gestes, ses lèvres. Puis, elle se glissa dans son lit et ferma les yeux. Mais elle ne parvint pas à s'endormir, l'image de la belle demoiselle ne cessait d'apparaître derrière ses paupières closes. Elle regrettait de n'avoir rien osé faire, de n'avoir pas pu saisir les mains d'Annie. Elle plongea dans un sommeil sans rêves.

La Bordelaise se leva en début d'après-midi. Comme ses grands-parents étaient accaparés par leurs tâches quotidiennes, elle s'éclipsa pour rendre visite à sa nouvelle voisine.

Le vieil homme lui dit d'aller regarder dans les jardins. Elle partit alors à sa recherche et la trouva assise près de l'étang, en train de dessiner. Elle ne se retourna pas. Sarah couvrit ses yeux et lui murmura « chut... » au creux de l'oreille. Elles se sourirent et Sarah crut apercevoir un éclat de bonheur au fond des yeux de la jeune femme. Annie lui demanda ensuite de s'éloigner de quelques pas, elle s'exécuta sans poser de questions. Elle s'allongea dans l'herbe fraîche, laissant sa main glisser dans l'eau. Durant l'heure qui suivit, elle profita, les yeux fermés, de la douce chaleur du soleil, et se laissa dessiner par Annie.

Puis elles traversèrent lentement les jardins. Sarah écouta Annie lui raconter nombre d'histoires qu'elle avait vécues ici. Toutes les aventures qu'elle s'était inventées. Ces lieux gardaient bon nombre de ses secrets d'enfants. Elle avait parlé aux arbres et aux oiseaux, y avait caché ses trésors, y avait enfoui les lettres qu'elle n'avait jamais osé envoyer. Elles passèrent sous les arbres, et pénétrèrent dans une jolie clairière.

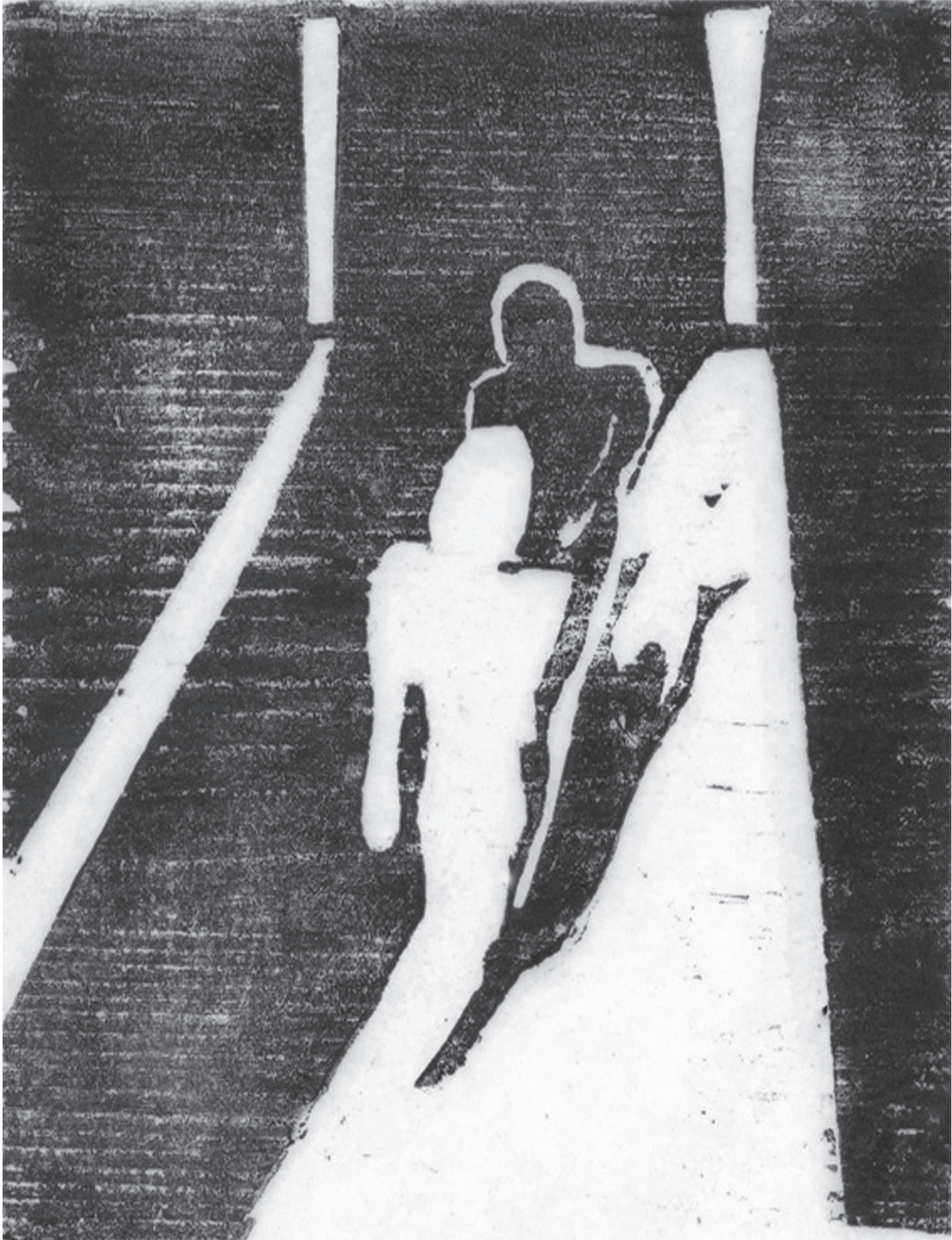
La jeune journaliste s'allongea et ferma les yeux. Sarah la regarda se perdre dans ses pensées et s'assit à ses côtés.

Après avoir tant imaginé comment elle pourrait avouer à Annie les sentiments qu'elle sentait naître en elle, la jeune critique d'art se pencha au-dessus d'elle. Après un instant d'hésitation, elle déposa un léger baiser sur ses lèvres. Au moment où elle allait se redresser, elle sentit que la belle rêveuse glissait ses mains autour de son cou.

Le corps engourdi, elles se relevèrent. Sarah prit la main d'Annie et elles sortirent du domaine. Elles marchèrent tranquillement le long de la petite route de campagne. Elles traversèrent l'immense jardin des grands-parents de Sarah. Là, entre les arbres, se dressait une petite cabane. Un magnifique rosier grimpaient embaumait l'air d'une enivrante odeur de tendresse amoureuse.

La porte claqua, elles se faisaient face. Les yeux





verts de Sarah ne quittaient pas le visage d'Annie, elle s'approcha et attrapa sa taille.

Le soleil se couchait lorsqu'elles sortirent de la cabane, les joues rouges, le souffle encore court. Avant d'être trop près de la maison, la jeune journaliste attrapa la main de sa compagne pour l'embrasser délicatement. Promesse d'une nouvelle rencontre.

Sarah s'arrêta devant la porte d'entrée de la maison pour regarder s'éloigner sa délicieuse amante.

Le lendemain matin, elle s'éveilla, l'esprit rempli des tendres traits de sa voisine. En descendant à la cuisine, elle entendit ses grands-parents qui se disputaient. Elle ne prit pas la peine de les saluer, quitta la maison et se dirigea chez ses voisins. Le ciel était clair, la journée s'annonçait belle. Couché sur la terrasse un chat profitait déjà de la douce chaleur du soleil matinal.

Elle s'excusa d'arriver à l'improviste, mais ne prit pas la peine d'expliquer les raisons de sa venue. Personne n'avait besoin de connaître la nature des relations qu'elle entretenait avec sa famille. La vieille dame l'invita spontanément à s'asseoir à la table de la cuisine, lui servit du café, et lui proposa un croissant. Quelques minutes après, Annie descendit les escaliers et prit place à table, se versa également une tasse de café en y ajoutant du lait. Sarah n'osait pas la regarder. Elle craignait de croiser les yeux d'Annie et de ne pas y retrouver l'étincelle de la veille, peur de ne recevoir qu'un regard absent. Ou pire, glacial.

Neuf heures sonnaient au clocher du village, les deux grands-parents s'apprêtaient à partir pour l'église. C'était dimanche, jour de messe. Ils prirent la voiture, elle dansait drôlement sur la route, ils disparurent au tournant.

Annie s'affairait à ranger la cuisine en prenant bien soin de ne pas croiser le regard de Sarah. Le silence était difficile à dissiper. Ne sachant que dire, la Bordelaise s'approcha et caressa le dos de sa tendre amie, qui sursauta. Puis elle déposa ses lèvres au creux de sa nuque. Annie ne bougeait plus.

Elles prirent une douche et s'installèrent sur la terrasse pour boire un second café. Les maîtres de maison rentrèrent quelques minutes après et chacun s'affaira à dresser la table, les parasols furent ouverts. Invités, les grands-parents de Sarah arrivèrent d'un pas tranquille. Le temps était doux, la conversation amicale.

À la fin du repas, les deux demoiselles se rendirent dans la chambre d'Annie pour trouver un peu de calme. Sarah feignit l'indifférence lorsque la jeune journaliste lui annonça son départ, essayant tant bien que mal de lui

cache son désarroi, elle lui proposa son aide pour boucler sa valise. Mais Annie refusa.

Quelques minutes plus tard, la Parisienne les rejoignit, sa valise à la main. Elle la déposa dans le vestibule. Le maître de maison se précipita hors de la pièce et revint avec un appareil Polaroid à la main. Puis il leur demanda d'aller sous le grand arbre du jardin.

Elles s'assirent sur la balancelle. Sarah osa même prendre la main de la journaliste. Elle ne quitta pas des yeux le profil de sa compagne alors que le vieil homme appuyait sur le déclencheur. Chacune reçut une photographie et elles partirent faire quelques pas avant de se quitter. Il était déjà cinq heures. Elles s'embrassèrent avec passion, écrasées par les adieux.

C'est à cet instant que les grands-parents et leurs voisins les rejoignirent. Sous les cris de sa grand-mère, Annie s'était alors enfuie, en larmes. Sarah rentra en compagnie de ses grands-parents. Ils étaient scandalisés, la traitaient de tous les noms et exigèrent qu'elle fasse immédiatement ses bagages. Elle monta en voiture, la tête basse. Elle aurait aimé pouvoir leur expliquer qu'elle n'agissait pas ainsi pour les provoquer ! Qu'elle n'avait rien choisi. Mais il y avait cette chose qui, depuis longtemps déjà, s'était brisée entre eux. Ils ne comprendraient pas, prisonniers de leurs principes. En la déposant à la station, ils lui adressèrent encore froidement quelques mots. Ils ne voulaient plus jamais avoir affaire à elle. Jamais. Ils la sommèrent de disparaître.

Sarah revint à la réalité.

En passant à côté du banc elle avait regardé un court instant le visage de la demoiselle.

Oh Annie, belle Annie...

Celle-ci l'appela d'une voix forte, mais Sarah s'éloigna rapidement. Elle lui répondit, sans se retourner, en un murmure.

« Je t'aime... ».

À cet instant, Sarah comprit que les sentiments qui l'avaient envahie cet été-là ne s'étaient jamais vraiment éteints. Elle eut soudain le sentiment que tout cela n'avait été qu'un jeu pour Annie. Qu'elle avait eu envie de nouveautés, de découvertes. Peut-être même, se souvenait-elle de Sarah à cause des insultes que sa grand-mère lui avait lancées ce jour de juin. Mais que rien ne lui restait, rien de plus qu'un souvenir confus, la réalisation d'un désir d'adolescente. Tout jeu exige un gagnant. Sarah, elle s'y était brûlée les ailes. Jamais plus elle ne tomberait amoureuse.

# Refuge

Il y a ce refuge que j'érige dans ma tête. C'est étrange, la clarté des images que je rêve, comme si leur précision se mesurait à ma lassitude pour cette ville baignée d'été.

Un simple regard à travers les carreaux sales aura suffi à me dissuader de plonger dans cet extérieur tumultueux, ce bruyant bouillonnement. Rien ne saurait mieux me faire détester la ville que la venue des « beaux » jours. La chaleur assommante diffuse la pollution dans l'air déjà lourd de sons, les rayons éblouissants soulignent toutes les imperfections des amas de béton que nous crûmes bon d'appeler « maison ». Les rues dégorgent un torrent de voitures et de gens, qui rugit sous mes fenêtres et d'un bout à l'autre de l'artère. Tout semble poisseux, les rares ombres, la peau nue des passants, les trottoirs surchauffés et les bancs. Je ne veux pas me mêler à ce cortège absurde d'êtres piétinants sous le soleil écrasant. Je ne veux pas avoir à croiser ces regards de lunettes aux verres sombres dont la forme des montures impose l'arrogance aux traits. Je ne veux pas sortir.

Je m'allonge et enfouis ma tête dans un coussin. Je tente d'oublier le vacarme de la rue qui monte jusqu'à l'appartement. En dépit d'une enfance écoulée au cœur de la ville, la frénésie qu'apporte l'été et qui soudain s'empare des existences n'aura de cesse de me surprendre. Il est convenu que c'est le temps des fêtes, mais il m'insupporte d'y prendre part.

Je préfère me retirer.

Dans ce refuge que j'érige dans ma tête. C'est un lieu de liberté, j'y construis le monde de mes désirs. Détail après détail, jusqu'à ce que tout soit prêt. Puis, les yeux fermés, je le déploie sur la réalité.

La ville est un désordre étudié, un cataclysme de sons et une fièvre de couleurs, je rêve à l'effondrement du tumulte. Qu'est-ce que le chaos semé dans le désordre ?

L'immobilité n'est-elle pas la confusion la plus absolue du mouvement, le silence celle du bruit ?

Dans l'instant, tout s'arrête.

Le soleil se voile, les gens hébétés, interrompus dans leur vaine célébration de l'été, fuient le froid qui s'abat soudain.

Enfin, le ciel s'effondre en flocons. La tempête se lève, rugit, emprisonne. Elle assiège les êtres sous les toits qu'ils se choisirent. Les voitures immobilisées au milieu des rues se noient, abandonnées, sous l'épaisse chape blanche. Elles forment dès lors une longue file de décombres automobiles. Si la neige vole les couleurs, elle affranchit aussi de la laideur ;

les bâtisses se crépissent de givre et les arrêtes sont broyées sous le manteau blanc. Les rafales de vent psalmodient dans les grandes avenues désertes et sous les portes closes.

Avec le passage des jours naît la certitude que cet hiver ne connaîtra jamais de fin.

Les campagnes au-delà de la ville n'ont plus rien à promettre qu'une infinie étendue immaculée battue de bourrasques froides. La cité est alors un monde en soi, isolé de tout autre, le débris à la teinte passée d'une fresque sans plus de cohérence.

Des silhouettes noires progressent quelquefois là où s'étaient tenus les trottoirs. Se rendre à quelques allées est devenu synonyme de voyage.

Ce sont parfois les ombres de grands cerfs, qui s'aventurent sur les terres desquelles ils ont été chassés. Ces bêtes-là se condamnent, à entrer sans prudence dans le domaine des chasseurs. Curieuses, elles hument les carcasses de voitures aux vitres éclatées.

La neige étouffe les formes et les sons. Des arbres noirs tendent leurs branches tordues vers l'absence de ciel. Certains d'entre eux, victimes du temps, sont tombés. Les grillages ouvragés de jardins oubliés s'affaissent sous le poids des troncs abattus. Il n'y a plus de lumière dans la ville que celle des feux allumés dans les coins et les cheminés. Devant les âtres crépitants viennent mourir, étincelants, les êtres de givre qui franchissent les portes à peine entr'ouvertes.

Les enseignes ne s'allument plus et encore moins les vitrines. Parfois, quand les nuages dérivent assez, la nuit laisse apparaître des étoiles au-dessus des rues, là où jamais elles n'ont brillé.

Après la fureur de découvrir les existences si vulnérables, il n'y a plus qu'apaisement dans les esprits. L'hiver nous aura délivrés des risibles trajectoires de vie où importe précisément tout ce que nous n'emmènerons pas dans notre tombe. Il n'y a plus que la rencontre du voisin au visage tant de fois aperçu mais jamais regardé.

Combien nous en aura-t-il coûté pour découvrir que le silence n'est pas la mort mais une vie apaisée ?

J'ouvre les yeux et l'hiver reflue. Je me lève et soupire. Dehors, le bruit.

Dans ce refuge que j'érige dans ma tête, je suis bien loin des vagues chaudes de soleil.

Samuel Macherel

## La routine d'un matin

Comme chaque matin,  
j'émerge du fond.  
Libre pantin, j'étoffe le son.  
Nulle lumière, je n'en veux pas.  
Nulle prière, je ne peux pas.

Il me le faut, cet air magique,  
Qui rend ton absence idyllique.  
Cet air qui m'éjecte sous l'eau.  
Ce même air qui te sort du lot.

Alors fin prêt, tout déguisé,  
Je m'élançe vers ma cité.  
Je ressens et façonne cette vie  
qu'est la mienne.  
Dans une autre vie, tu me  
raconteras peut être la tienne.

Mugen



Dans chaque rue où l'on musarde,  
Le regard s'arrête,  
Une demi-seconde peut-être,  
A chaque fenêtre,  
A chaque tuile,  
A chaque mur,  
Et l'on se figure la vie,  
Le passé de ces foyers,  
De ces cafés,  
Et de ces échoppes.

Victor Joyet



# Typical Monday

I wake in my zombie like state

I check my phone, it's 5 am

Tossing and turning, I try to recover

The lifeless like state we like to call sleep

"It's pointless, it's hopeless" is all I can think

So it's off to my computer to watch some Netflix

An hour goes by and my father arises

He looks at me oddly and says "How aren't you tired?"

I smile "Oh, I slept like a baby."

A small white lie which he's heard before

"If you say so." He chuckles leaving my room

Back to my computer as I've gotta leave soon

Ten minutes pass and my episode ends

So I go and blabber with my old man

With tea by his side he's reading the news

But as I look over his shoulder all I see is olds

It's typical Tories talking about Brexit

But wait, what's this? They're not all united?

We already knew that... Same old bullcrap

He's talking and talking, but I'm eyeing his drink

So I speed to the kitchen

Sight on the kettle and I set it to boil and get out a mug

Water, drop in teabag, stir for a while

Final step add milk. Aaah...

Nothing better in the morning than a good cuppa.



# Matthieu Ruf, Prix Georges-Nicole 2016



**Matthieu Ruf** est né à Lausanne en 1984. Il a grandi dans une maison entourée d'arbres, où il a conçu ses premières œuvres, les aventures en B.D. (inachevées) du chien *Pitounet*. Plus tard, deux de ses nouvelles remportent le Prix interrégional Jeunes Auteurs 2005 et le Prix de la commune de Vernier en 2009.

Après un séjour en Irlande et des études de Lettres à l'Université de Lausanne, qui l'amènent à vivre à Salamanque et à Berlin, il devient « Blogtrotter » pour *L'Hebdo*, dont il intègre ensuite la rédaction. Il y restera trois ans, avant de partir pour sept mois de voyage en Amérique du Sud, pendant lesquels il écrit sur son site personnel, *L'encre de Patagonie*, mais reprend aussi un manuscrit commencé quelques années plus tôt. C'est au terme d'un Master en pratiques artistiques contemporaines, orientation Ecriture littéraire, à la Haute Ecole des arts de Berne, que ce texte deviendra *Percussions*, en 2015. Publié en 2016 aux Editions de l'Aire grâce au Prix Georges-Nicole, l'ouvrage a été retenu au Prix Robert Walser et a obtenu le Prix des libraires du Livre sur les quais.

En parallèle, Matthieu Ruf participe à de nombreux projets d'écriture et de performance, en Suisse et à l'étranger, avec le collectif de jeunes auteur-e-s AJAR, dont il est membre fondateur et qui a publié en 2016 son premier roman collectif, *Vivre près des tilleuls*, chez Flammarion. Actuellement, il vit à Lausanne et consacre ses journées à l'écriture, au journalisme, aux voyages, à l'AJAR, au chant lyrique et à ses proches.

Le **Prix Georges-Nicole** est attribué (sur manuscrit) à un écrivain de langue française, suisse ou résidant en Suisse, et qui n'a pas encore été publié. Il a été créé en 1969 par Nicolas Bouvier, Maurice Chappaz, Jacques Chessex et Bertil Galland, et porte le nom du critique Georges Nicole (1898-1959).



# Laudatio

## par François Debluë

Matthieu Ruf, *Percussions*.

Remise du Prix Georges-Nicole, le 8 avril 2016, à Nyon.

« Je suis l'écorce d'un arbre contre ma main nue, au fond du verger de mon enfance.

J'ai enlevé un de mes gants et posé ma main contre le tronc rugueux dont j'aime le contact, comme j'aime sentir, à travers la laine, les coquilles pleines de fil que je ramasse pour aider ma grand-mère. » (p.7).

Nous le savons : le *la* d'un livre, sa tonalité et son *altitude* nous sont souvent donnés par sa première phrase – et c'est peut-être pour cela que nombre de ceux qui voudraient écrire (comme le « maladroit » des *Exercices de style* de Raymond Queneau, qui voudrait tant devenir un « écrivain » !) n'y parviennent pas : parce que la première phrase leur fait trop peur.

On remarquera que les dernières phrases d'un livre ne sont pas plus faciles. Comment finir en beauté ? Comment finir sans fléchir ? Balzac le savait bien, lui qui, pour avoir écrit près d'une centaine de romans, confiait dans une lettre : « Moi, je les hais, les romans, surtout les romans à finir ! » (cité in Gaétan Picon, *Balzac par lui-même*, p. 73). J'évoquerai tout à l'heure les dernières pages de *Percussions*.

Mais revenons aux commencements. Nous savons combien les premières phrases de *La Recherche du Temps perdu* ou de *Voyage au bout de la nuit* sont porteuses de tout un avenir. Nous le savons parce que nous sommes des lecteurs de livres imprimés et édités. Nous le savons encore davantage lorsque nous sommes en présence de chefs-d'œuvre. Mais les membres d'un jury comme celui du Prix Georges-Nicole – qui a pour vocation non pas de couronner des valeurs sûres ( ? ) avant leur enterrement, mais de découvrir des auteurs qui n'ont jamais encore publié, c'est-à-dire de débusquer des talents neufs – les membres d'un tel jury se trouvent en présence de textes inconnus d'auteurs inconnus.

Eh bien, l'expérience, ici même, se confirme. Les

premières lignes, les premières pages de Matthieu Ruf, n'ont pas manqué de tenir leurs promesses.

« Je suis l'écorce d'un arbre contre ma main nue, au fond du verger de mon enfance. » (p.7).

D'emblée, un rythme nous est donné, qui ne se relâchera pas. Une tonalité, je l'ai dit. Une sensualité : c'est ici par le toucher que tout commence... Mais c'est encore un point de vue très singulier, qui engage un rapport au monde insolite et fécond. La formule sera reprise : « Je suis la beauté pure des étoiles, cette nuit », dira-t-il par exemple, à la faveur d'une traversée de l'Atlantique (p.63) – et l'on pourrait croire alors à une sorte de fusion avec le monde. Mais il y a plus et plus original, en réalité : « Je suis la joue de mon grand-père sur mes lèvres » (p.14), ou : « je suis les jambes d'un chef d'orchestre... » (p. 21) ou encore : « Je suis une cigarette entre les lèvres de Lisa ». Si ces points de vue sont incongrus, c'est que l'ordinaire frontière entre le moi et le monde est soudain bousculée, radicalement transgressée. « Je suis... », plus tard « Je voudrais être... » (p 143, trois pages avant la fin), ce n'est pas seulement : voilà ce que je vois, ce que je sens, ce que je touche, ce que je perçois de tous mes sens en éveil : c'est un engagement, un « embarquement » de tout l'être - hors des limites ordinaires de la psychologie subjective !

Qu'on ne s'y trompe pas cependant, malgré ces citations répétées : il ne s'agit pas là d'un « truc ». Matthieu Ruf saura varier ses attaques, l'entame de ses séquences. Bientôt, c'est une architecture qui se met en place. Remarquablement maîtrisée.

Très vite, le lecteur s'aperçoit qu'il n'aura pas affaire à un récit linéaire. Le Temps est à la fois déconstruit et reconstruit (ainsi fonctionnent bel et bien nos consciences et nos mémoires). Le livre procédera donc à la manière d'un kaléidoscope, le passé glissant bientôt vers le présent, se superposant à lui, tandis que l'avenir nous est déjà connu (c'est la faveur de toute rétrospection). « J'ai quatre ans », lit-on à la p. 8 - et les âges du narrateur et de ses personnages seront une des façons de marquer des repères dans un Temps vagabond ! – « J'ai quatre ans, j'aide ma grand-mère à ramasser des noix, et rien de cela n'existe encore... » (je souligne).

La mort du grand-père sera ainsi évoquée dès les

premières pages du livre (p.13), tandis que d'autres séquences le montreront encore vivant. Entre la vie et la mort aussi, les frontières s'estompent. La séquence qui s'ouvre entre les jambes d'un chef d'orchestre (p. 21 -22) lie les deux thèmes : on entend ici le *Requiem allemand* de Brahms : la mort s'y inscrit au cœur de la beauté, au plus intense de l'existence. Sur le visage d'une des auditrices, le narrateur lit les traces du deuil qu'elle éprouve : il sait qu'elle a perdu sa fille. Au cœur du Temps, la mort ne tarde pas à planter ses banderilles - et c'est Eros qui répondra à Thanatos, de façon souvent fulgurante, jubilatoire et triomphale, mais d'un triomphe qui se sait provisoire...

Au kaléidoscope du temps s'ajoute celui des lieux parcourus : l'océan, la Colombie, le Mont Athos, New Delhi, Ushuaïa... Sous ces latitudes et sous bien d'autres encore, le narrateur « in-quiet », jamais « tranquille », poursuit presque inlassablement (il s'épuise parfois !), sa recherche d'une humanité et son amour de la beauté sous toutes ses formes. Cette beauté, un chant navajo la lui a soufflée une première fois, à l'âge de 15 ans. Ce chant, l'homme de trente ans et plus ne l'a jamais oublié : « Je suis mes chaussures de marche dans la poussière ocre et je foule un nouveau monde [...] » Et, un peu plus loin : « Une herbe plie sous mon pied droit, je m'arrête et j'écoute dans la chaleur, je récite dans ma lourde tête de garçon de quinze ans les bribes d'un chant navajo : *la beauté devant moi fasse que je marche, la beauté derrière moi fasse que je marche, la beauté tout autour de moi fasse que je marche...* » (p.9).

Les personnages majeurs du récit (un frère, une sœur, des parents, des grands-parents, mais aussi des amis et des femmes aimées) évoluent cependant devant nous, mais non pas de façon linéaire - conventionnelle, eux non plus : plutôt à la façon de mobiles de Calder.

Dans les mobiles de Calder (ces assemblages de formes suspendues à des fils et animées par le mouvement), chaque forme – ici ce sont les personnages de Matthieu Ruf – voit sa distance aux autres sans cesse modifiée, de même que ces déplacements offrent constamment un angle nouveau sous lequel observer ses voisins et satellites... Où se tient le narrateur ? Partout et nulle part ! À la fois au centre et sur le trajet de toutes les circonférences. Narrateur aux mille réincarnations (*je suis ceci et cela*), il est en même temps le moyeu de la roue de tous les récits qu'il fait tournoyer devant nous.

« Distraitemment frappés rythmes », notait un jour Henri Michaux, en marge de tels de ses poèmes. Ici aussi, les séquences paraissent animées et rythmées, à la fois librement et de façon

très concertée. C'est de ce côté-là que je crois reconnaître le sens du titre finalement retenu par Matthieu Ruf. « Percussions », les coups frappés à chaque page d'une vie. « Percussions », ces coups que frappe le narrateur sur un tambourin et d'autres congas, ukulélés, triangles et xylophones, un soir où il se trouve propulsé sur une scène où se donne un concert, dans un bar de Madrid : « Tu ne peux plus t'arrêter, maintenant, c'est toi qui mènes le rythme », lui souffle un camarade. (p. 129). « Percussions » enfin, ces « éclats d'existence » (p. 150, bas) que le récit fait tourner une dernière fois devant nous, rapidement, en un dernier tour de danse, aux dernières pages du livre, comme s'il s'agissait de rassembler, par la mémoire, des fragments menacés de dispersion.

J'évoquais tout à l'heure le risque de rater sa sortie. Le livre de Matthieu Ruf s'achève de manière splendide. J'y vois l'image d'un jeu de relais.

*Je suis le poids du corps de mon neveu sur mon dos. C'est le soir de Noël, après le repas. J'entre dans la chambre d'amis de l'appartement de mon père. La moquette est moelleuse, je n'ai pas de moquette chez moi, je me baisse pour me coucher, à plat ventre, par terre. Quelques minutes passent, quelques secondes seulement, peut-être. J'entends des petits pas dans le couloir, puis sur le tapis. Je sens mon neveu de quatre ans grimper sur moi et s'allonger sur mon dos, très tranquillement. Je souris. Gabriel reste couché sur moi sans rien dire et je ne sais s'il sourit lui aussi ou met un doigt dans sa bouche, regarde la moquette ou contemple un monde imaginaire. Dans le silence, je suis le poids de ce corps sur moi, une vie sur mon dos, j'existe tout entier dans cette pesanteur, et je garde les yeux ouverts.*

Cette image, si nous l'adaptions quelque peu (les lauréats ne nous grimpent que discrètement sur le dos !), cette image pourrait être celle d'un jury comme celui que je représente ce soir, qui se réjouit d'avoir à parcourir un peu de chemin en la compagnie précieuse d'un auteur plus jeune. À un tel auteur nous sommes heureux de passer bientôt le relais d'une passion que nous avons en commun : celle d'écrire, celle de donner forme à nos émotions, celle de rendre compte du monde, un tant soit peu – qui est notre manière à nous de vivre la passion de vivre ! « Les yeux ouverts »...

Je félicite et remercie Matthieu Ruf – et vous remercie vous tous qui avez bien voulu vous joindre à nous.

François Debluë, à Nyon, ce 8 avril 2016

Inédit de Matthieu Ruf

# Sebastian

Aujourd'hui, je sais que je l'écouterai toujours. Je l'écoute quand je tangué, et quand j'avance ; je préserve précieusement les occasions.

Au moment de cliquer sur play ou d'abaisser l'aiguille sur le vinyle, en présence de quelqu'un d'autre, je commence par dire : « c'est la meilleure... » mais le mot *chanson* ne convient pas, malgré cette voix de fer, ces paroles scandées dans la seconde moitié, ça ne convient pas, je corrige donc dans ma tête, puis à voix haute : « c'est le meilleur morceau du monde ». Et je clique sur play, ou j'abaisse l'aiguille.

*Morceau*, c'est étrange, aussi, pas beaucoup mieux, il faudrait quelque chose de moins parcellaire, il faudrait pouvoir dire *composition* ou *mélodie totale* ou *histoire* ou *territoire*, « écoute ça, c'est le plus beau territoire de musique du monde, c'est la vibration la plus ample, l'itinéraire le plus entier et le plus simple, c'est l'ascenseur le plus fluide et le plus haut... » Il faudrait pouvoir le dire, si ça ne sonnait pas si kitsch.

Sebastian, lui, n'a presque rien dit. Nous étions dans une petite chambre d'hôtel, à Jardín, un village posé au milieu d'un immense coussin de verdure. Nous l'avions atteint en quelques heures de minibus, en tournant à travers un arc-en-ciel au pied de montagnes qui ressemblaient à des triangles de laine verte, les jambes pliées en quatre au dernier rang d'un fourgon blanc tandis qu'un couple de vieux à chapeau – lui – et bracelets sonores – elle – nous invitaient très chaleureusement dans leur ranch, où nous n'irions jamais. Nous allions passer quatre jours sur la place centrale de Jardín, vaste rectangle constellé de tables carrées et de très petites chaises sur lesquelles il allait faire si bon s'asseoir et converser que nous n'en bougerions pas, sauf pour aller manger des soupes de patate ou gravir une colline de caféiers et de bananiers, nous installer dans l'herbe, contempler le grand jardin colombien.

C'est faux : moi seul allais rester quatre jours à Jardín, avant de repartir vers Medellin, c'est-à-dire vers Laura. J'allais laisser Sebastian au jardin pour Noël, il m'écrirait un e-mail au moment de lever un toast, assis solitaire à l'une des petites tables de la grande place déjà plongée dans la pénombre, un toast « à la poursuite de nos voyages, où qu'ils

nous mènent ». J'ai pensé, en découvrant ce message, étendu au bord d'une piscine, tandis que les autres gringos de l'auberge, oreilles décollées, inauguraient la nuit à l'aguardiente – j'ai pensé qu'il me rejoindrait vers la mi-janvier, en Equateur, mais une Sofía allait l'accaparer à son tour plusieurs semaines, à Bogotá, puis sur une plage de l'île de San Andrés, en face du Nicaragua. La dérive des continents l'entraînerait ensuite vers New York et un ancien amour, il y resterait des mois, il m'écrirait un jour pour m'annoncer qu'il avait décidé de me rejoindre autour du 20 avril et souhaitait connaître mes coordonnées à cette date-là, il était sur le point d'acheter un billet d'avion, je lirais cela dans un appartement humide de Lima et me réjouirais toute la nuit, pour découvrir au lendemain un autre e-mail m'annonçant non pas l'heure de son atterrissage, mais sa décision de rester finalement à New York, indéfiniment.

Quand j'ai revu Sebastian cinq mois plus tard, dans une rue résidentielle de Londres, la chanson, le morceau, la composition avait agi sur moi. C'était devenu un territoire, une vibration, un itinéraire, un ascenseur en même temps qu'une descente dans les profondeurs de quelque chose qui n'était pas moi, mais m'englobait, quelque chose d'avant moi, une onde millimétrique et je me lovais dans ses courbes, elles épousaient mon corps secoué dans les bus qui grimpaient sur la cordillère et traçaient, sur les déserts comme dans les banlieues pisseuses, une ligne de fuite – c'était un long, très long courant de fond, sitôt que je glissais les écouteurs dans mes oreilles et appuyais sur le bouton play d'un lecteur MP3 noir, un courant qui embrassait tout : les cahots des bus, les trésors imaginaires des Incas, les visages et les odeurs, la puissance du souvenir et du désir renouvelé pour les secrets du monde.

Nous étions dans notre petite chambre d'hôtel, à Jardín, juste avant Noël, chacun assis sur son lit face à son ordinateur. Il a retiré d'un coup l'écouteur de son oreille droite : « Tu connais *Cortez the killer* ? De Neil Young ? *Man* !... » C'est tout ce qu'il a dit, il m'a transféré par e-mail le lien YouTube, j'ai cliqué, sans me douter de ce qu'il me donnait, j'ai pris le joyau, je l'ai glissé dans ma poche.

# Percussions

## Prix Georges-Nicole 2016

Editions de l'Aire

Je suis l'écorce d'un arbre contre ma main nue, au fond du verger de mon enfance.

J'ai enlevé un de mes gants et posé ma main contre le tronc rugueux dont j'aime le contact, comme j'aime sentir, à travers la laine, les coquilles pleines de fils que je ramasse pour aider ma grand-mère. Je me tiens debout sous le noyer, c'est la fin de l'automne, ma grand-mère cherche des noix parmi les herbes qui m'arrivent au-dessus des genoux : je la vois, dans ses bottes en caoutchouc, se pencher en avant, écarter les herbes et mettre dans un panier ces noix qui sont, parfois, encore dans leur écale verte. Il fait froid, malgré mes habits chauds, mais je sais que, bientôt, lorsque les trois paniers seront remplis, ma grand-mère dira : « Allez, on rentre », et qu'une fois dans la cuisine mes mains et mes pieds se réchaufferont, qu'elle me préparera un quatre-heures avec les cerneaux des noix qu'elle cassera et des biscuits, du thé au lait. J'aime le son du casse-noix qu'elle repose sur la table en marbre, je suis ce bruit autant que celui des coquilles qui se brisent ou s'entrechoquent, dans le panier que nous allons ramener tout à l'heure. Je touche cet arbre qui est bien plus vieux que moi, j'ai dit un jour qu'il était fort et *gentil*, ma mère et ma grand-mère ont souri. J'entends un oiseau croasser, ma grand-mère relève la tête entre deux poignées et me dit : « Remets ton gant, maintenant, il fait froid. » Je remets mon gant de laine noire et fais quelques pas, pour sortir de l'abri du branchage, et mieux voir les corneilles voler autour du pin dans le ciel gris. A ce moment, à l'autre bout du jardin, la porte de la maison s'ouvre et mon père apparaît. Il regarde dans notre direction et se met à marcher vers nous, en franchissant les dalles de la terrasse, que les feuillages du marronnier abritent en été. Le marronnier, à l'angle de la maison et de la route, écarte ses branches à la fois au-dessus des dalles et du trottoir, et je suis cet arbre que je vois comme la véritable porte d'entrée de chez nous, le signe de l'accueil et du lieu où rien ne devrait avoir le pouvoir de me blesser. Mon père arrive à l'extrémité de la terrasse, dévale la pente du talus sur lequel est construite la maison, encadrée du pin

et du marronnier. Cette pente est ma montagne, mon père la franchit en trois pas, et au commencement du verger, à la hauteur du poirier dont la branche la plus forte est le refuge au-dessus de mes colères d'enfant, le bras qui me console, il se met à courir. Ma grand-mère se relève pour le regarder, il court vers moi dans ces herbes qui sont ma jungle, les pans ouverts de sa veste s'écartent dans le vent, il court dans ce verger où je vais courir tant d'années, où je vais rêver à des mondes que j'oublierai, où je vais voir des étoiles filantes, jouer au football, embrasser une fille, boire en cachette, courir et courir des milliers d'heures, mon père court en passant devant un cerisier qu'on abattra, puis à l'endroit où j'empoignerais mon meilleur ami, le soir de mes vingt ans, il court depuis ce poirier qui me trahira quelques années plus tard, le soir où mon père m'annoncera, sous ses branches, qu'il ne rentrera plus à la maison. J'ai quatre ans, j'aide ma grand-mère à ramasser des noix et rien de cela n'existe encore, il court jusqu'à ce noyer que j'aime caresser et où il arrive enfin, les larmes aux yeux parce qu'il a reçu le vent froid sur son visage ou parce qu'il veut m'annoncer que ma petite sœur est née.

\*

Je suis mes chaussures de marche dans la poussière ocre et je foule un nouveau monde. J'écoute les cailloux croustiller sous mes semelles dans le silence, je sens les muscles de mes jambes me faire avancer sur la carapace de ce rocher, me porter, s'ancre à chaque pas dans cette sorte de temple à ciel ouvert. Je ne suis que muscles, tendons, et veines dans mes jambes ; je suis les plantes de mes pieds protégés par du cuir et du caoutchouc qui reposent sur cette terre, fermement, rien ne peut les en déloger. Mon regard, sous un chapeau souple, se perd dans les couleurs. Je vois tout près le rocher nommé Nourlangie, qui me semble vivant, je vois l'océan d'arbres à perte de vue et la terre nommée d'Arnhem, au loin, une roche immense se détachant de la verdure et comme

ornée de piliers encastrés, c'est un visage, inhumain mais fort, vigilant, inaltérable. Une herbe plie sous mon pied droit, je m'arrête et j'écoute dans la chaleur, je récite dans ma lourde tête de garçon de quinze ans les bribes d'un chant navajo : *la beauté devant moi fasse que je marche, la beauté derrière moi fasse que je marche, la beauté tout autour de moi fasse que je marche...*

Je marche sur cette pierre rouge, je saute par-dessus une crevasse qui s'y ouvre, je m'accroupis à son sommet pour en être plus proche et je regarde mon grand frère Loïc, quelques dizaines de mètres plus bas, photographier une colonne de fumée grise qui s'élève, très loin de nous, au-dessus de la forêt du parc national. Je me balance sur la pointe de mes chaussures pour que le sol continue de vivre, sous moi, je sens la tension de mes chevilles, mon frère monte dans ma direction. Quelques jours plus tôt, j'ai lu ce chant navajo dans une boutique de souvenirs ; on y trouvait des crayons, des tee-shirts, des cahiers décorés de peintures d'aborigènes, mais aussi quelques livres sur leurs coutumes et leur culture, et, pour l'occasion, on y avait ajouté des ouvrages sur les indigènes persécutés de par le monde. Dans ce fourre-tout de la bonne conscience, j'ai remarqué ce petit livre sur les Indiens d'Amérique, contenant ce chant shaman que j'ai recopié dans mon carnet de voyage, persuadé d'avoir trouvé *quelque chose*. Accroupi au sommet de ce rocher rouge, voisin de celui que le plan appelle Nourlangie Rock, à l'est du Parc National de Kakadu, je cherche des mots sans les trouver pour nommer ce *quelque chose*, qui m'accueille, que je foule – j'ai quinze ans et ma présence dans cet inaccessible horizon de beauté est scandaleuse en même temps qu'elle se justifie parfaitement, mon corps est à sa place, plus que jamais. Je vois mon frère parler avec un couple d'Anglais, je ferme les yeux et murmure ce mot, aussitôt perdu dans la brise légère : Australie. Et d'autres mots apparaissent dans ma tête, « authentique », « élémentaire », « terre » et « origine », je sens la présence du géant Nourlangie s'imposant dans la lumière, et la force qui en émane se mélange à mes vagues idées du mythe et du rêve aborigènes. Une page de mon guide m'a appris que les piliers de la terre d'Arnhem sont la résidence de Namarrgon, l'homme-foudre, et tout cela m'attire, je comprends sans comprendre, je voudrais me fondre dans le paysage.

J'ouvre les yeux ; mon frère arrive à ma hauteur. Il s'arrête pour regarder l'horizon bleu vert et dépose son sac à dos dans la poussière. J'ai eu la chance de pouvoir le rejoindre à la fin de son séjour en Australie, pour trois semaines de voyage, et les mots « chance » et « voyage » ne cessent eux non plus de résonner dans ma tête depuis mon arrivée à l'aube, quelques jours plus tôt, à Sydney. Il va poser l'appareil photo sur un caillou rouge plus haut que les autres, revient vers

moi, rayonnant, s'accroupit en disant « souris, couillon ! » et me prend par l'épaule, pour la photo. J'ai quinze ans et je découvre les syllabes traînantes du mot « voyage », et dès cet instant, à chaque fois qu'un espace s'ouvrira à moi, à chaque fois qu'une terre nouvelle crépitera sous mes chaussures, je verrai cette photo et j'entendrai, dans le vent, le murmure d'un adolescent porté par un monde trop beau pour lui, j'entendrai la voix de son frère qui lui dit de sourire, couillon.

\*

Je suis les doigts de Lisa sur ma poitrine, le poids de son bras sur mon torse. Mes caresses sur son dos, et sa respiration toute proche, ses cheveux dans mon cou, sur mes joues. Je ferme les yeux pour être chaque cellule de mon corps, pour laisser ce rare bien-être m'emplir de calme.

La chambre, les objets, la lumière de l'après-midi existent à nouveau. Ils émergent, silencieusement, de la brume qui les avait fait disparaître. Je suis un corps nu et entier, reposant contre un autre, mais, juste avant, j'ai été un crépitement, un souffle, un regard souterrain vers ses yeux, ses lèvres, ses cheveux, ses seins, ses mains m'attirant vers elle. La peau de ses hanches, de ses cuisses, sa langue. Le contact de nos ventres, mes doigts aimantés, mon sexe tendu dans sa main en équilibre sur un fil, toute la cartographie de ses iris ; j'ai été des sons inarticulés et un immense regard partagé dans une sorte de stupeur, et maintenant je ne suis plus que ce corps de vingt-deux ans porté par l'équilibre de tous ses atomes, entier, serré contre elle.

Je regarde le plafonnier se balancer, doucement, dans le courant d'air de la fenêtre entrouverte, quand jaillit le souvenir de ce même jeune corps, mon corps, crispé, courbé au-dessus d'un bureau, courbé sur mes mains glaciales, au-dessus de ce bureau qui se trouve là, à quelques mètres du lit. Brusquement, je me rappelle le visage trop chaud, le picotement sous les bras de l'isolement dans une autre chambre, une chambre trop grande, celle de la maison familiale, d'une vie ridicule comme un vêtement trop ample. Un soir d'il y a deux ou trois ans, où une douleur pulsait dans ma nuque et mes épaules à chaque fois que je penchais la tête en arrière, et cette douleur me disait : qui peut comprendre ou aimer cette chair, ma chair qui sent la tache humaine. J'étais seul, assis devant ce bureau muet, j'avais trop chaud et trop froid et le désir violent d'une insaisissable délivrance, mais il m'était impossible de disparaître : mon corps, quoi qu'il arrive, collait au sol, mon corps, cette transpiration aux mains froides, couvrait un mètre carré de ce monde.

Etendu sur le lit, je ferme les yeux et devine, un instant,

les contours de ma tache de chair sur un carré de terre, et que la douleur pourrait revenir, peut-être ; mais sa tête bouge légèrement, ses cheveux caressent ma joue, et je suis à nouveau la douce pesanteur de son bras sur mon torse, de ses doigts sur ma poitrine.

\*

Je suis le regard de ma sœur s'échappant par la fenêtre, son profil détourné par cette clarté un peu trop forte d'un jour un peu trop radieux. Un jour de février, aux montagnes et aux toits limpides sous le ciel. Dans ce couloir blanc, appuyé contre la vitre, le dos chauffé par le soleil, je tourne ma tête vers elle, je parcours du regard chacun de ses traits comme on découvre, un jour, par hasard, qu'une peinture classique reproduite dans tous les manuels du monde a quelque chose à nous dire. La chambre d'hôpital de mon grand-père mort est une bibliothèque brûlée et il n'en est ressorti qu'une page, dans ce couloir, une page est tombée d'un livre disparu et c'est une peinture célèbre, que j'ai vue tant de fois publiée, reproduite, utilisée, imitée, mais dont je découvre à l'instant seulement certaine couleur, certaine texture restées sous la surface. Cette peinture est le visage de ma sœur perdue dans ses pensées, en ce triste et magnifique jour d'hiver. Je la regarde, et avant qu'elle ne se détourne de la fenêtre au passage d'une infirmière, je suis la joue de mon grand-père sur mes lèvres et je pense à ce qu'elle vient de me raconter, en peu de mots : leurs retrouvailles, un soir de décembre d'il y a quelques semaines qui paraît déjà d'un autre siècle.

Elle était revenue d'Irlande pour Noël, elle y travaillait et ne l'avait pas vu depuis quatre mois. Elle n'avait appris la nouvelle que quelques jours plus tôt, à la gare, de la bouche de ma mère ; nous ne lui avons rien dit, nous avons pensé qu'il n'y avait rien d'autre à faire. Ma sœur a pleuré, dans le hall vibrant de la gare, elle a crié contre ma mère, elles ont pleuré toutes les deux. Je l'ai vue plus tard, en fin d'après-midi. Avec Loïc, nous l'avons retrouvée devant l'église de la grand-place : j'ai reconnu sa silhouette, debout sur les marches du parvis, le vent ramenait sur son visage les quelques mèches brun clair qui n'étaient pas attachées. Elle a retiré ses mains des poches de son manteau bleu marine pour nous serrer dans ses bras, j'ai commencé, « tu sais... ? », elle a hoché la tête sans rien dire et nous avons marché tous les trois côte à côte sur les pavés, j'ai parlé de Noël et des invités. Trois jours plus tard, le 24 décembre, elle entrait chez ma mère, le visage rougi par le froid. Elle a accroché son manteau à droite de la porte et s'est dirigée vers le salon. Personne n'était encore là, sauf mon grand-père, qui lisait dans le fauteuil. Ses cheveux

brillaient sous la lampe. Quand il l'a entendue entrer, sa main est allée chercher lentement l'accoudoir, il s'y est appuyé pour se relever. Ma sœur l'a vu sourire en enlevant ses lunettes, il n'avait pas changé, il paraissait peut-être plus fragile, et c'est ce qu'elle a pensé tandis qu'il ouvrait son bras droit pour l'accueillir, le livre et les lunettes dans la main gauche : elle a pensé à ses propres mains froides, elle n'a pas pu sourire, elle a eu peur de le toucher. Mon grand-père a dit : « Emilie... », avec lenteur, comme s'il goûtait chaque syllabe ; alors elle a mis un bras autour de son cou et l'a embrassé, la chaleur de ce corps en sursis s'est diffusée dans le bras de ma sœur et dans sa poitrine, ils sont restés ainsi quelques secondes, son regard à elle fixé sur un tableau orangé accroché au mur, ses yeux à lui s'enfouissant sous les paupières lorsqu'il a entendu la voix de sa petite-fille dire, *grand-père*. Elle l'a relâché, a fait un pas en arrière, et mon grand-père est resté debout. Un instant, il a paru fort, il a été à nouveau le géant de notre enfance qui nous tirait dans les sentiers du massif d'Argentine, son regard est passé sur ses mains, qu'elle tenait jointes devant elle, puis a plongé dans ses yeux. « Bon, on t'a déjà tout raconté, tu connais ma situation. » Il a touché de sa main libre le haut du bras de ma sœur et a souri une deuxième fois : « Alors, parlons de toi. »

Emilie a vingt-deux ans ; trois jours avant Noël, elle a appris que son grand-père était malade. Aujourd'hui, elle est revenue d'Irlande, précipitamment, suite à l'appel de ma mère. Dans le corridor de l'hôpital, elle vient de me raconter, dans un léger sourire et en très peu de mots, ce qu'ils se sont dit, ce 24 décembre. Elle a vingt-deux ans et, debout dans ce couloir ensoleillé, peut-être sent-elle encore le contact de la main de notre grand-père, peut-être pense-t-elle à ses propres mains froides, à ce qu'elle a raconté de sa vie dans le salon peu avant que le reste de la famille n'arrive pour le festin de Noël et ne la questionne à son tour, sans obtenir de réponses. Je la vois de profil, tout près de moi, dans la clarté trop forte de ce jour de février, et c'est en découvrant que je ne connais pas son visage que je tente, comme jamais, d'être le regard triste de ma sœur qui s'échappe par la fenêtre.

\*

C'est une soirée d'été, quatre mois avant son accident.

Rares ont toujours été ces soirées gratuites, dans la fraîcheur et la douceur planant sur la terre chauffée toute une journée. Sur la table, des assiettes, des couverts épars, des verres vides ou à moitié pleins, des bouteilles, des restes de roquette et de salade de pâtes. Une forte odeur

de menthe se dégage d'un bouquet de feuilles vertes que ma mère vient d'apporter, avant de retourner à l'intérieur pour faire bouillir de l'eau, nous laissant seuls sous la lampe à huile et les ampoules multicolores de l'auvent, Emilie et moi.

Les autres convives ont disparu dans le jardin, derrière le sureau, nous les entendons parler à voix basse, entre les pas rythmés du chien qui ressurgissent de temps à autre sur les dalles, jusqu'à ce que son museau vienne fourrager au bout de la table. Nous le regardons sans mot dire en rigolant un peu et, sans plus de résultats que la fois d'avant, le labrador repart vers le jardin, ses pas se perdant dans le silence de l'herbe.

Assis dans un fauteuil en plastique, les mains sur les accoudoirs, un peu ivre, agréablement ivre, comblé, j'ai les jambes étendues sur les dalles. Je regarde ma sœur, la petite tache dans son cou qui me surprend toujours un peu, lorsqu'elle la dévoile en attachant ses cheveux clairs ; je la connais pourtant par cœur, cette forme d'écusson ou de pays, d'île non répertoriée.

Emilie sourit, mais ses yeux trahissent sa fatigue. Elle a eu peur, ce jour-là, la frayeur banale mais jamais anodine qu'une mère éprouve lorsque, dans une rue animée, elle ne retrouve plus, quelques longues minutes durant, son fils de quatre ans. Plus de peur que de mal, comme on dit, et Gabriel dort maintenant paisiblement à l'intérieur, mais les traits de ma sœur reflètent encore cette angoisse, la première peut-être du genre dans sa vie de mère, mais assurément non la dernière.

La soirée est douce et calme, sent le sureau, la bougie et la menthe. Je n'ai jamais osé demander à Emilie si elle a décidé d'avoir un enfant si vite et si jeune. Je ne vais pas non plus le lui demander, ce soir-là. Je me contente d'échanger avec elle, de temps en temps, des paroles ordinaires, entre de longs et pacifiques silences. Je me contente d'observer ses yeux brun vert perdus au-delà de la lumière de la terrasse, d'observer mon verre presque vide, d'observer la tourte pas tout à fait terminée sur la table. Emilie, comme elle le fait parfois quand elle est un peu ivre, agréablement ivre, extrait une cigarette d'un paquet déjà entamé, et se l'allume avec la bougie. En expirant sa première bouffée, elle relève légèrement la tête et m'indique quelque chose du doigt au-dessus de nous, vers la toile blanche de l'auvent. Je vois, posé sur la lanterne à huile suspendue, remuant à peine les ailes, un papillon gris, immense pour nos contrées, quasiment tropical. Emilie rapproche d'elle, entre les assiettes, le cendrier posé sur la table.

« Tu sais que les larves de certains papillons vivent des mois et des mois, avec leur tronche d'asticot, mais ne

survivent que deux jours une fois transformées ? Je l'ai raconté à Gabriel, ça l'a vraiment marqué. »

J'émetts un son qui se veut probablement d'acquiescement, ou de surprise, et je prends une gorgée de champagne.

« Tu crois que le papillon se demande, au bout de ses quarante-huit heures : « Est-ce que j'ai bien vécu ? Est-ce que j'ai savouré chaque moment, même le plus dérisoire ? » Mais non. Il ne sait pas qu'il va mourir. Il sera peut-être resté quarante-huit heures accroché à cette lanterne idiote, au lieu d'aller voir du pays. Tous ces mois passés à ramper pour deux petits jours suspendus dans les airs, et il ne s'en rend même pas compte. »

Le chien est revenu, il tourne autour de nous, pose un instant sa tête sur les genoux d'Emilie, qui le caresse avec une expression de concentration intense. Puis il se couche à côté de sa chaise, silencieux.

« Et nous, frangin ? On oublie. On oublie qu'on va casser comme des brins de paille. Deux jours, quatre ans, vingt-huit ans... Mais si on n'oubliait pas ? Qu'est-ce qu'on garderait ? Qu'est-ce que tu garderais, toi ? »

Elle prend une longue bouffée, comme si elle voulait conserver la fumée pour toujours, si longue qu'elle se met à toussoter, ce qui nous fait glousser doucement. Puis elle regarde ailleurs. Je tourne un peu autour de ce mot, « garder », les yeux dans le vague, je veux lui demander de préciser ce qu'elle entend par là, mais mon corps, baigné dans un nuage velouté, ne veut pas consentir à l'effort de parler. Je ferme les yeux, décèle les discrets craquettements de quelques grillons dans l'obscurité. Les senteurs du soir et de la menthe, le calme, l'alcool me bercent. Lorsque je rouvre les yeux, mon regard tombe sur la bouteille de champagne vide, l'étiquette déchirée sur les bords en un geste à peine conscient d'Emilie, plus tôt dans la soirée, trahissant l'émotion qui s'insinue dans ses mouvements à chaque fois qu'elle se met à parler de son séjour en Irlande. Fugitivement, des images de landes vert sombre et de falaises traversent l'espace protégé de l'auvent, flottent sur la table, les verres et les assiettes, avant de disparaître. Emilie ne bouge pas, la fumée de sa cigarette monte paresseusement à côté de son visage. Je regarde un moment, un pauvre sourire aux lèvres, la bouteille de champagne. Le papillon, toujours accroché à la lanterne, remue les ailes, et nous relevons simultanément la tête pour constater que, tout autour de lui, s'ébattent maintenant plusieurs dizaines de ses congénères ...



Tous les auteurs gardent leurs droits sur les textes et les images

---

au mois d'août de l'année 2014 le journal littéraire «le persil» accomplissait dix ans d'existence

---

Le persil journal, numéro triple, le persil 130-131-132, décembre 2016

© pour le journal le persil Marius Daniel Popescu  
avenue de Floréal 16, 1008 Prilly,  
Suisse Tél: +41 21 626 18 79 e-mail: mdpecrivain@yahoo.fr  
abonnement, 12 numéros: CHF. 55.-  
compte postal: 17 - 661787 - 4

Association des Amis du journal le persil  
Président: Giuseppe Merrone  
Vice-président: Dominique Brand,  
Secrétaire: Vincent Yersin, Caissier: Daniel Kamponis,  
e-mail: lepersil@hotmail.com  
compte postal: 17 - 743406 - 0

Ce numéro a été publié grâce au soutien: **de la Fondation Jan Michalski, de Sandoz - Fondation de famille, de La Loterie romande, du Pour-cent culturel Migros, de Pro Helvetia - Fondation suisse pour la culture, le Canton de Vaud Ce numéro a bénéficié aussi de l'aide de AMOPA-Suisse, Association des Membres de l'Ordre des Palmes Académiques.**

Imprimé en Roumanie par S.C. TIPOTEX S.A. tirage: 1200 exemplaires.